

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Nom CLEEREN

Prénom Zoé

Au-delà du discours

Quelles actions mises en place par les jeunes hommes proféministes matérialisent leur engagement au sein du couple hétérosexuel ?

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Cleeren Zoé

Date : 11/08/2024

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'Zoé Cleeren', written in a cursive style with a long horizontal flourish extending to the right.

« Être proféministe n'est pas seulement une question de bien se sentir, de paraître bon et juste ou de se libérer des normes patriarcales, puisque cela implique du travail matériel en termes de production ou de reproduction de nos vies concrètes, et donc prend du temps et de l'énergie »

(Francis Dupuis-Déri, 2023, p. 113).

Remerciements

Je tiens dans un premier temps à remercier ma promotrice, Marine Quennehen, pour ses nombreux conseils et ses relectures attentives. Son soutien tout au long de la rédaction de ce mémoire m'a été d'une immense aide. Je lui suis reconnaissante de m'avoir soutenue tout le long quant à la légitimité de mon sujet de recherche.

Je remercie chaleureusement les sept jeunes hommes ayant participé à mon étude, je suis heureuse d'avoir fait votre rencontre. J'espère que les entretiens que nous avons passés ensemble vous ont été tout aussi agréables qu'ils ne l'ont été pour moi. Il faut beaucoup de courage et d'honnêteté pour m'avoir partagé vos histoires et pour cela, je vous suis extrêmement reconnaissante.

Je souhaite également remercier mon amoureux Arno, qui me prouve au quotidien que les hommes peuvent être proféministes.

Je remercie enfin mes relecteur·ices, et toutes les personnes ayant porté un intérêt à ma recherche.

Introduction

La position des hommes¹ au sein du féminisme est, depuis les prémices du mouvement, ambivalente. L'histoire montre que l'inclusion des hommes dans un mouvement culturel, politique et social remettant en question leurs privilèges au sein du système patriarcal s'est souvent soldée par un échec. Les hommes en utilisant leurs privilèges, de façon inconsciente ou non, ont dans la plupart des cas recréés des dynamiques de dominations au sein d'un mouvement cherchant à déconstruire ces mêmes dynamiques. Ce phénomène a ainsi incité les féministes à user de stratégies militantes telles que la mixité choisie.

On peut observer néanmoins aujourd'hui, qu'il est de bon ton de se déclarer ouvertement féministe, cela peut même être « rentable » pour certains hommes (Dupuis-Déri, 2023, p.15). Bien que le terme « féminisme » soit encore la source de critiques acerbes et réactionnaires, une partie de l'opinion publique perçoit désormais le féminisme de manière positive, comme quelque chose de bénéfique pour la société. Pour un homme, se déclarer ouvertement féministe peut-être perçu comme un signe de haute empathie, car cela montre un intérêt pour une cause, qui, au premier abord ne les touche pas directement.

Je souhaitais dans le cadre de mon mémoire, travailler sur une des nombreuses questions liées aux masculinités et à la conception du féminisme dans les couples hétérosexuels. Souhaitant étudier une tranche bien spécifique de la population masculine, les jeunes de 18 à 25 ans, j'ai décidé d'axer ma recherche - afin d'agréments mon corpus – sur la base d'articles analysant la manière dont les masculinités s'articulent socialement ainsi que sur l'engagement féministe des hommes. Après plusieurs lectures d'essais féministes sur le sujet tel que *On ne naît pas mec* de Daisy Letourneur, *La volonté de changer : les hommes, la masculinité et l'amour* de bell hooks ou encore l'ouvrage emblématique de Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, je me suis rendu compte que les recherches sur les masculinités étaient plutôt restées en retrait dans les études de genre francophones. Selon Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux dans leur introduction à *Masculinités* de Connell, cela se justifierait par deux facteurs : le premier étant que l'étude sur les masculinités « détournerait les études de genre de

¹ Lorsque je parle ici des hommes, je parle spécifiquement des hommes hétérosexuels cisgenres, bien qu'étant consciente de la généralisation auquel renvoie ce terme, dans une idée de simplification, je me rapporte aux différentes catégorisations de masculinités de Raewyn Connell dans son ouvrage de 1995, *Masculinities*, où dans ce cas-ci le terme « homme » renvoie aux catégories de masculinités hégémoniques et complices.

leurs objets principaux que sont les femmes et le féminisme » (2022, p.19). Le second facteur à ce « manque d'intérêt » pour ce champ de recherche serait la peur de « donner du grain à moudre » aux détracteurs du féminisme et des études de genre, l'étude des masculinités serait « un terreau fertile pour le masculinisme et donc l'antiféminisme » (2022, p.19). Néanmoins, je m'allie à la pensée de Connell en affirmant qu'il est en effet élémentaire de cadrer la recherche sur les masculinités dans les rapports de genre et de domination masculine (2022, pp. 19-20). Le risque est grand de se concentrer sur des expériences individuelles et d'oublier la dimension systémique des violences de genre - auxquelles les femmes*² sont statistiquement plus exposées - à l'instar de la rhétorique masculiniste (par ailleurs souvent confondue avec l'étude des masculinités). Je suis persuadée qu'étudier les masculinités peut permettre aux chercheuses et chercheurs du genre d'aller plus loin dans l'analyse du système patriarcal et donc de le combattre.

Revue de littérature

Dans cette revue de littérature je me concentrerai, dans un premier temps, sur les notions d'engagements militants des hommes au sein des mouvements féministes en Occident. Dans un deuxième temps, j'explorerai la littérature abordant la question de l'hétérosexualité et l'impact des idées féministes sur le couple. Mon but étant d'allier ces deux sujets afin de répondre à ma question sur l'investissement des hommes dans leur couple, via l'appropriation d'idées féministes. J'ai décidé de me concentrer sur certains auteurs contemporains qui se révèlent incontournables en ce qui concerne les notions masculinité et d'implication des hommes dans les mouvements féministes : Alban Jacquemart et Francis Dupuis-Déri. D'autres autrices viennent compléter cette revue, comme Raewyn Connell, Barbara Blum, Emmanuelle Santelli ou encore Cécile Thomé.

Les hommes et le féminisme : quelles formes d'engagements, quels rejets ?

Historiquement, les groupes militants féministes n'ont pas toujours été réticents à l'idée d'inclure des hommes dans leurs rangs (Dupuis-Déri, 2018 ; Jacquemart, 2013, 2020). Jusqu'aux années soixante, la non-mixité n'était pas spécialement revendiquée puisque « le mouvement féministe est *de facto* un mouvement de femmes » (Jacquemart, 2020, p.2) dans lequel les hommes ne s'impliquent pas. Les différentes révolutions culturelles et sociales des années soixante ont amené les hommes, selon Francis Dupuis-Déri, à militer « dans des

² L'astérisque suivant le mot femme insiste sur le fait que je ne renvoie pas le mot femme à une catégorie naturelle mais bien à une construction dans laquelle peut se reconnaître toute personne qui n'est pas un homme cisgenre.

mouvements progressistes [non-mixtes] et côtoy[er] des féministes en tant que conjoints, camarades, amis ou frères » (2018, p. 147). La non-mixité du mouvement féministe – féminin - n'a, en réalité, été théorisée qu'à partir des années septante grâce notamment aux groupes de parole non-mixtes du Mouvement de libération des femmes (MLF) (Jacquemart, 2020, p.3). Parallèlement, dans les groupes non-mixtes masculins, l'entre-soi a conduit à un *backlash* antiféministe et à l'élaboration d'idéologies masculinistes profondément misogynes (Dupuis-Déri, 2018, p.153). Côté féminin, puisqu'elle est devenue théorique et un sujet de revendication, la non-mixité a été assimilée à un levier d'action antihommes. Or, toujours à cette même époque selon Jacquemart :

Des collectifs ou des actions féministes continuent d'être investis par des femmes et des hommes . . . Autrement dit, si les militantes en viennent progressivement à la non-mixité dans une partie de leurs engagements, ce n'est pas parce qu'elles sont antihommes mais parce qu'elles expérimentent à la fois la reproduction des inégalités sociales de sexe en contextes mixtes et la portée libératrice de l'entre-femmes (2020, p.3).

On peut donc observer ici que les stratégies de non-mixité ne sont pas perçues de la même manière que l'on soit du côté féminin ou masculin. Comme le résume Dupuis-Déri, « La non-mixité pour les dominants n'a pas la même signification politique ni le même effet que pour les subalternes » (2018, p.152). En effet, le choix de la non-mixité - ou mixité choisie – dans les espaces féministes militants relève selon Jacquemart et Gallot (2023) de trois objectifs principaux :

Tout d'abord, c'est un espace dans lequel il est plus aisé de prendre la parole, cette dernière étant largement monopolisée par les hommes dans les espaces mixtes. C'est également un outil dans la prise de conscience féministe, un lieu d'échange des expériences individuelles permettant à chacune de s'apercevoir que ce qu'elles vivent au quotidien est partagé par d'autres, incarnant ainsi le slogan « le privé est politique ». Enfin, la non-mixité permet de rendre visible les inégalités de genre et leur dénonciation (p.162).

Cependant, à la fin des années nonante et au tournant des années 2000, les pratiques non-mixtes ont pu être rediscutées par une nouvelle génération de militant·es. En France, de nouvelles organisations prônant la mixité ont été créées telles que « Mix-cité » en 1997, « Ni putes Ni soumises » en 2003 et « Osez le féminisme » en 2009 qui revendiquent « la mixité de la lutte féministe et la nécessaire participation des hommes » (Jacquemart, 2020, p.4). Mais cet idéal d'inclure des hommes dans la lutte s'est révélé infructueux. En effet, ces différentes associations, à l'origine très attachées à la mixité, ont dû majoritairement revoir leur mode de

conduite en cessant d'essayer d'inclure à tout prix des hommes cisgenre. Finalement, les hommes hétérosexuels et cisgenres sont rarement tenus à l'écart des mouvements féministes, bien que leur participation soit beaucoup plus cadrée. En effet, la plupart des études (Gallot et Jacquemart, 2023 ; Jacquemart, 2013, 2020 ; Dupuis-Déri, 2018) s'accordent à dire qu'aucun mouvement social n'échappe à la reproduction des inégalités des sexes.

En effet, dans son article de 2013, *L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre*, Alban Jacquemart a enquêté auprès de douze hommes engagés dans des collectifs féministes mixtes et non-mixtes. Il a pu observer que ces différents groupes féministes étaient, en effet, « traversés par les rapports sociaux de sexe » (p.56) engendrant des réactions collectives afin de lutter contre ces dynamiques. Mais individuellement, ces incessantes prises en compte des rapports de pouvoir entre hommes et femmes* aboutissent selon Jacquemart :

Soit à une culpabilité qui empêche toute action, soit à un sentiment d'échec indépasseable. Ces hommes sont ainsi confrontés à de nombreuses interrogations sur leur militantisme, concernant notamment la forme d'engagement la plus appropriée, pour lesquelles ils ne trouvent pas de réponse et qui mettent en danger la cohérence de leur identité militante. Cette instabilité mène alors souvent au désengagement (p.60).

Son étude montre que les hommes arrivent plus facilement à s'impliquer dans des mouvements proches des idées féministes qui ne « placent pas l'analyse des rapports de pouvoir au sein du collectif au cœur de leur travail militant » (p.60), des structures comme le planning familial par exemple, dans lesquelles ils peuvent s'impliquer sans remettre trop en question les dynamiques de domination.

En somme, les différentes études explorées nous permettent de nous rendre compte de la difficulté des tentatives de mixité sans restriction quant à l'implication des hommes dans les organisations féministes, qui se sont révélées contraignantes pour les militantes (Jacquemart, 2013, 2020). Quant aux groupes masculins féministes non-mixtes, l'histoire a montré que la plupart ont muté en groupes masculinistes et antiféministes (Dupuis-Déri, 2004, 2018). S'il est complexe pour les hommes d'adopter une posture militante au sein de telles structures qui demandent d'eux un changement radical, est-il alors possible pour eux d'appliquer ce changement dans la sphère privée ? La deuxième partie de cet état de l'art va nous permettre de mieux saisir l'apport du féminisme dans les relations amoureuses hétérosexuelles et comment les hommes s'emparent de ces idées.

L'appropriation des idées féministes en dehors du cadre militant : l'hétérosexualité et les idées féministes sont-elles compatibles ?

Dans leur recherche sur l'appropriation ordinaire des idées féministes, Alban Jacquemart et Viviane Albenga ont, entre autres, mis en avant l'importance d'un « autrui significatif » dans l'entourage de la personne se définissant comme féministe. Cet « autrui significatif » peut être un membre de la famille ou une institution avec un prestige social jouant « un rôle essentiel dans la légitimité des idées féministes » et offrant « la possibilité de leur appropriation » (2015, p.14). En effet, le mot « féminisme » est encore à ce jour chargé de significations peu élogieuses (Albenga et Jacquemart, 2015, p.14 ; Aronson, 2015, p.149) : toujours selon Albenga et Jacquemart, « le refus de s'auto-désigner comme féministe est principalement une réaction face [à] [sic] une définition du terme façonnée par les discours antiféministes, et non nécessairement un rejet des idées féministes » (2015, p.16). Dans son étude sur les rapports au féminisme de jeunes femmes cisgenres à la fin des années nonante, Pamela Aronson a pu observer que plus de la moitié des enquêtées refusaient de s'allier au terme féminisme bien que la quasi-totalité soient en accord avec les principes et idées liées au concept (2015, p.149). Elle conclut en statuant que :

Les opinions à l'égard du féminisme sont façonnées par l'appartenance sociale, raciale des individus mais aussi leur parcours de vie . . . Les résultats obtenus suggèrent aussi que le développement d'un point de vue et d'une identité féministe chez les jeunes femmes est intimement lié à des institutions soutenant et alimentant cette démarche, et tout particulièrement aux programmes de *women's studies* (2015, pp. 156-157).

Peu d'articles analysent strictement la situation des jeunes hommes féministes n'ayant pas intégré de groupes militants. Dans son essai, *Les hommes et le féminisme : faux amis, poseurs ou alliés ?* Francis Dupuis-Déri interroge l'accaparement des idées féministes par des hommes dans et en dehors du cadre militant. Il montre, par ailleurs, que se définir comme féministe peut être tout à fait « rentable pour certains hommes » (2023, p.15) puisque, par association, lutter pour une cause de dominés lorsqu'on est un dominant renvoie une image de « bon gars ». Illustrant le double standard où, « à l'inverse, quand une femme déclare ‘je suis féministe’, on l'imagine alors le plus souvent comme une femme amère qui est contre les hommes » (p.46). La solution proposée par Dupuis-Déri en ce qui concerne l'appropriation d'idées féministes par les hommes est une action de *disempowerment* qui :

Passera dans la sphère privée d'un couple hétérosexuel entre autres par la mise en application de l'idée banale, quoique rarement pratiquée, de son engagement équitable de l'homme dans les tâches domestiques et parentales. Il s'agit donc ici de prendre ses

responsabilités quant à la planification du travail domestique et au travail gratuit domestique et parental (ménage, lavage, repas, vaisselle, prise en charge des enfants et des personnes âgées, ainsi que des proches malades, etc.), ainsi que d'assurer une bienveillance affective et sexuelle (pp.109-110).

Par ailleurs, les articles analysant la situation des jeunes femmes* de la génération postféministe (Aronson, 2015 ; Albenga et Bachmann, 2015) exposent des résultats d'analyses pertinents pour ma recherche. Des articles pouvant être complémentaires à cette étude portant sur le féminisme des jeunes hommes en couple : *Questionner l'influence des idées féministes sur la sexualité masculine hétérosexuelle : vers l'émergence d'un nouveau modèle masculin ?* des chercheuses Barbara Blum et Emmanuelle Santelli (2023). Bien qu'elles se concentrent uniquement sur la sexualité, les deux chercheuses ont enquêté sur une population sous-analysée : les jeunes hommes en couple, hétérosexuels, de 25 à 35 ans, et qui plus est, se déclarant ouvertement féministes. Les autrices précisent au début de leur article que « très peu de recherches ont été consacrées aux hommes, et plus particulièrement aux hommes hétérosexuels » (p.65). Etudier le comportement masculin – dans ce cas-ci le comportement sexuel – dans une ère où les idées féministes sont largement légitimées par le corps social est donc, en quelque sorte, inédit. Elles précisent notamment en fin d'article qu'il « convient d'utiliser avec précaution les résultats présentés dans cet article » (p.78), invitant les chercheurs et chercheuses à approfondir ces sujets et mettre en place plus d'études auprès « d'une population masculine plus diversifiée » (p.78). De même que dans ses recherches sur la sexualité hétérosexuelle, Cécile Thomé stipule que le rapport des individus au désir sexuel ordinaire a principalement été étudié par des disciplines liées au monde de la médecine qui ont « décontextualisé » et « dépolitisé » la sexualité « comme si elle survenait hors de tout système de domination » (2022, p.284). Par conséquent, une recherche alliant les questions des masculinités, du féminisme et de l'hétérosexualité au prisme du genre semble tout à fait pertinente.

La question de la manière dont la sexualité est performée dans le couple est une bonne porte d'entrée pour comprendre les rapports inégalitaires qui peuvent y être entretenus. Thomé précise que :

Dans le cadre de la diffusion progressive d'une norme promouvant l'égalité entre femmes et hommes s'est imposée l'idée que le plaisir de chacun·e doit être pris en compte. . . et que le consentement de chacun·e est nécessaire à une relation satisfaisante (2022, p.286).

Bien que les enquêté·es semblent avoir assimilé ces valeurs d'égalité, cela n'empêche pas qu'ils soient toujours influencé·es par une naturalisation des comportements. La sexualité hétérosexuelle serait basée sur un « script » où selon Thomé « le désir masculin et le désir féminin sont l'objet de représentations très différenciées et souvent naturalisées qui entérinent l'idée d'une pulsion masculine incontrôlable face à un désir féminin beaucoup plus modeste et malléable » (2022, p.284). Si bien que, malgré une large acceptation de la norme égalitaire dans le couple, en ce qui concerne la sexualité, il semble difficile pour les enquêté·es de se détacher complètement de ces représentations.

En outre, une des conclusions de l'article de Blum et Santelli stipulait que malgré la déconstruction de l'image canonique de l'homme viril et la valorisation des discours égalitaires dans le domaine de la sexualité – tels que la réciprocité du plaisir et la construction d'une contre-figure à la virilité plus sympathique - les enquêtés n'arrivaient pas à totalement s'en détacher, puisque la virilité semble ici toujours définir le masculin (2023, pp. 77-78). La question de l'incapacité à outre-passar les codes liés à l'identité de genre semble être déterminante dans les relations hétérosexuelles. En conclusion, la littérature existante sur les masculinités et le féminisme au masculin, apparaît comme restreinte, et expose le manque significatif d'études sur ce sujet. La crainte d'une réappropriation de ces recherches par des groupes masculinistes est légitime, cependant il me semble hautement important de poursuivre les études sur les masculinités et d'essayer de comprendre comment les idées féministes peuvent impacter les jeunes hommes qui, comme l'énonce bell hooks « sont nés dans un monde où l'égalité des genres est davantage une norme. Contrairement aux générations d'hommes précédentes, ils n'ont pas besoin d'être convaincus que les femmes sont leurs égales » (2021, p.153). Ces jeunes peuvent se révéler être de précieux alliés dans la lutte contre le patriarcat.

Dans ce mémoire, je vais tenter de répondre à la question suivante : Dans le cadre d'une relation de couple hétérosexuelle, quelles actions concrètes des jeunes hommes pro-féministes sont observables pour démontrer la matérialité de leur engagement au-delà du discours ?

Méthodologie

Dans le cadre de cette recherche, j'ai décidé de partir du postulat que les hommes pouvaient être féministes, je suis évidemment consciente des enjeux complexes que soulève cette question. J'ai m'aligne ici, en partie, à la pensée de nombreuses féministes « pro-hommes » telles que bell hooks, pour qui la domination des hommes sur les femmes* ne découle pas ontologiquement des hommes, mais d'un système intrinsèquement patriarcal et sexiste (2021, p.138). Je tiens tout de même à nuancer ce propos à la lumière des écrits de Francis-Dupuis Déri, je pense en effet que les hommes peuvent être des alliés du mouvement féministe. Cependant, ainsi qu'il le relève dans *Les hommes et le féminisme*, « les études sociologiques montrent que le “partage des tâches” reste encore inégalitaire dans les couples hétérosexuels, surtout quand arrive un premier bébé. Les hommes, jeunes ou vieux, ont encore plus de temps libre que les femmes » (2023, p.75). Ainsi, même si la source des inégalités de genre visibles dans les couples hétérosexuels me paraît davantage systémique qu'ontologique, il importe de garder à l'esprit que ce système est composé d'individus jouissant des privilèges qu'il leur offre. Ainsi, l'idée radicale que le système est l'unique source de la domination masculine revient, selon moi, à déresponsabiliser les hommes face aux privilèges dont ils jouissent. C'est pourquoi, à l'instar de Dupuis-Déri, je vais parler dans ce mémoire d'hommes « proféministes » puisque comme lui, je considère que « cette lutte est avant tout celles des féministes, dont les hommes peuvent être alliés, auxiliaires ou complices » (p.13).

Afin de répondre à ma question de recherche : « comment peut-on observer matériellement l'engagement de jeunes hommes proféministes au sein de leur couple ? », j'ai mené une recherche qualitative en réalisant des entretiens semi-directifs en choisissant de me concentrer sur un nombre restreint d'entretiens, sept au total. Mon échantillon comporte des hommes cisgenres d'origine belge ayant entre 22 et 26 ans, s'identifiant comme féministes et étant dans une relation de couple hétérosexuelle. Le niveau de politisation des participants est variable, certains sont engagés dans des causes politiques qui les relie indirectement aux questions de féminismes, tandis que d'autres se disent simplement sensibles aux idées féministes sans se considérer comme militants.

J'ai décidé d'exclure du panel de recherche les hommes trans et les relations de couple *queer*, estimant que le vécu des personnes non cis et les dynamiques des relations autres qu'hétérosexuelles n'étaient pas représentatives des rapports de pouvoir régissant ces dernières. De plus, je souhaitais analyser l'intérêt des personnes en position de domination à soutenir des

causes de dominé·es. Pour recruter des participants, j'ai dans un premier temps utilisé mon réseau personnel via mes différents canaux sociaux. Mes *stories* ont été principalement relayées par mes amies qui m'ont mise en contact avec quatre participants. Dans un deuxième temps, j'ai diffusé une annonce sur le groupe *Facebook* « Louvain-La-Meuf », un groupe exclusivement féminin, via lequel j'ai reçu de nombreuses réponses grâce à la proactivité des membres. Cela m'a permis de contacter deux autres participants. Enfin, un ami m'a mis en relation avec un dernier participant, le seul avec qui j'ai été mise en contact grâce à un homme. Il est intéressant de noter que pour une recherche concernant les hommes ce sont principalement des femmes* qui m'ont donné les contacts de leurs compagnons, reconnaissant en eux les différentes caractéristiques essentielles à ma recherche.

La composition du panel de participants via mes réseaux plus ou moins proches explique l'homogénéité de mon échantillon. La quasi-totalité de mes entretenus sont des hommes issus de la classe moyenne, étudiants ou diplômés d'études supérieures universitaires. Bien que ce panel ne soit pas représentatif de la diversité des féminismes au masculin, il donne une certaine idée de ce que peut être le féminisme dans des masculinités blanches hétéronormées. La grille d'entretien semi-directive se divise principalement en trois parties qui ont été définies selon le modèle de « structures des rapports sociaux » (2022, p.76) de la masculinité établi par Raewyn Connell. En effet, elle a synthétisé selon trois axes la manière dont la masculinité est articulée socialement : on la retrouve, tout d'abord, dans les rapports de pouvoir définis par la subordination des femmes* et la domination des hommes, ensuite dans les rapports de production avec une répartition genrée des tâches et finalement dans une *cathexis*, concept articulant l'hétérosexualité « avec la position de domination sociale des hommes » (pp.77-78).

Ainsi la première partie du questionnaire consiste à comprendre comment l'entretenu perçoit sa positionnalité au sein du système patriarcal. Plus précisément, quels sont les rapports qu'il entretient avec les féminismes, ses pairs masculins et les femmes*. Pour cela, j'ai interrogé l'entretenu sur ses connaissances féministes, ainsi que sur sa socialisation quant à ces questions. La deuxième partie de l'entretien porte, en particulier, sur les rapports de production au sein du couple : comment-y-sont réparties les tâches ménagères, qui prend en charge les finances, comment le temps libre est-il partagé ? Une autre partie concernant la vie intime et la sexualité me permet également de comprendre comment la dynamique de couple se développe de ce côté-là. Cette partie plus intime me permet de finaliser les entretiens sur des questions beaucoup plus personnelles, telles que le rapport aux émotions, la masculinité et l'hétéronormativité. Les différents entretiens menés avaient une durée variable entre une et quatre heures. J'ai également

perfectionné ma grille au fur et à mesure des entretiens, ce qui m'a permis d'identifier les questions qui étaient les plus pertinentes pour ma recherche. L'entièreté des témoignages recueillis a été entièrement retranscrits par mes soins. Afin de préserver l'anonymat de mes entretiens, tous les prénoms ont été modifiés.

PRENOM D'EMPRUNT	ÂGE	OCCUPATION	COUPLE	NIVEAU DE POLITISATION ³
Bastien	24 ans	Études scientifiques	Depuis 4 ans avec Billie	Faible
Sacha	26 ans	Études diplômé sciences humaines Job : directeur dans le secteur commercial	Depuis 2 mois avec Sarah	Moyen
Romain	23 ans	Études scientifiques	Depuis 1 an avec Rachel	Faible
Mathieu	23 ans	Études sciences humaines	Depuis 2 ans avec Mona	Fort
Léo	23 ans	Études sciences humaines	Depuis 1 an avec Lison	Moyen
Alexis	22 ans	Études sciences économiques	Depuis 2 ans avec Ambre	Fort
Clément	23 ans	Études sciences humaines	En couple depuis 2 ans avec Céleste	Fort

Epistémologie : comment travailler sur un tel terrain en tant que femme cis et féministe ?

Questionner ma positionnalité dans le cadre d'une telle recherche me semblait important. En effet, si mon intérêt pour ce sujet est aussi développé, c'est bien parce qu'en tant que jeune femme cis dans une relation de couple hétérosexuelle, l'appropriation et la matérialisation du féminisme par les hommes m'impactent directement. En observant mon propre couple, et les relations de couple des jeunes femmes* qui me sont proches, j'ai décidé de me pencher plus sérieusement sur la question. Mon compagnon se revendique comme féministe, pourtant c'est au prix de longues discussions et compromis que nous sommes arrivés à un rapport apaisé et équitable à la charge ménagère de notre foyer. C'est pourquoi, par cette recherche je souhaitais d'une part mieux saisir le regard masculin sur le féminisme, le couple et l'hétérosexualité, d'autre part mieux comprendre les enjeux découlant de cette différenciation de regard.

Lors de mes entretiens je me suis à de nombreuses reprises demandée si mon point de femme cis ne pouvait pas trop « polluer » ma recherche. Au contraire, en partant de la logique

³ Afin d'évaluer le niveau de politisation des enquêtés je me suis basée sur trois critères que j'ai défini personnellement :

1. L'utilisation d'un vocabulaire précis afin de définir certains comportements et faits sociaux liés au genre et au féminisme ;
2. La conscientisation du sexisme et inégalités de genre comme étant un enjeu structurel et non uniquement conjoncturel ;
3. L'investissement et l'intérêt personnel à l'égard d'enjeux politiques – pouvant aller au-delà du féminisme – tels que l'écologie, la justice sociale, le racisme...

que toute recherche est développée selon un point de vue situé, j'ai mené mes entretiens tout en restant fidèle à mon féminisme et mes expériences personnelles. Lors de nos discussions, j'ai été surprise de la confiance que les participants m'accordaient, certains m'ont, en effet, partagé des expériences très intimes. D'ailleurs, beaucoup m'ont confié qu'ils avaient plus de facilité à communiquer sur des sujets plus profonds et sensibles avec des femmes* qu'avec des hommes, ce qui légitimait ma position en tant que femme dans le cadre de cette recherche. De plus, mener une recherche sur des personnes de mon âge s'est révélé être tout à fait pertinent. En effet, j'évite ici de tomber dans l'écueil de la condescendance envers une génération plus jeune ou être intimidée par une celle au-dessus de moi. Ainsi, travailler sur sa propre génération permet d'en saisir plus facilement les codes sociaux, linguistiques et culturels. Lorsque les participants m'évoquaient leurs expériences lors des études en secondaires ou supérieures, j'y ajoutais également ma propre expérience en tant que femme, ce qui enrichissait les conversations et permettait de conjoindre les points de vue.

Je dois tout de même avouer que certains sujets ont été pour moi éprouvant à traiter, la question du viol en particulier. J'ai néanmoins décidé, pour le bien de ma recherche, de continuer à poser ces questions lors mes entretiens, même s'il n'a pas été évident pour moi de rebondir à certaines remarques et questions s'y rapportant de manière aussi pertinente que sur les autres sujets discutés. Lors de mes premières rencontres j'ai notamment éprouvé des difficultés à parler avec mes participants de sexualité. C'est pourquoi mes premiers résultats quant à ces questions n'ont pas été aussi convaincants que les derniers que j'ai pu recueillir. De plus, n'ayant jamais réalisé de recherche via des entretiens qualitatifs il m'a fallu un ou deux entretiens avant de réellement trouver mon rythme. Toutes les rencontres ont été réalisées soit à mon domicile pour deux d'entre elles, soit aux domiciles des participants, une seule a été réalisée dans un cadre formel, dans une salle privée d'une bibliothèque universitaire. Ce cadre intime me semblait idéal afin d'aborder certaines thématiques plus sensibles. Et en effet, au vu des éléments que j'ai pu recueillir dans les témoignages, je dirais que dans la majorité des cas les participants semblaient à l'aise. Ainsi, au début de chaque entretien je me suis assurée d'avoir leur consentement à l'oral afin d'exploiter les données qu'ils allaient me partager et je les assurais également que leur anonymat serait totalement préservé. Ne désirant pas rompre le lien de confiance que j'ai pu établir avec mes participants j'ai décidé, dans le cadre de l'analyse, de ne pas exploiter certaines données trop sensibles ou de ne pas préciser de qui ces données pouvaient venir.

Analyse des résultats

Origines de l'intérêt des participants pour le féminisme

Dans un premier temps, j'ai questionné les participants sur leur rapport aux idées féministes et sur la définition qu'ils pouvaient m'en donner. M'abstenir de donner ma propre définition et les laisser définir ces notions par eux-mêmes me donnait déjà un aperçu de leurs représentations (Aronson, 2015, p.136). Beaucoup me parlaient de prime abord d'égalité sous plusieurs formes : égalité des chances, égalité de genre. Cet « éthos égalitaire » (Albenga et Jacquemart, 2015, p.12) se retrouve dans la plupart des définitions des participants : pour eux, le féminisme est un concept qui regroupe un ensemble d'idées visant à donner les mêmes droits, libertés et chances aux hommes et aux femmes*. D'autres approfondissent les notions d'enjeux systémiques, reconnaissant que la majorité de la population part avec un bagage patriarcal que l'adhésion aux idées féministes permet de déconstruire. Certains, les plus politisés d'entre eux, parlent également de convergence de luttes – antiracistes, *queer*, anticapitaliste – et font un lien assez clair entre féminisme et politique ; pour ceux-là le féminisme est plus qu'un concept idéologique, c'est un outil politique permettant une transformation profonde de la société. Par ailleurs, les jeunes hommes les plus politisés ne parlent pas d'égalité de genre mais d'équité de genre, nuance qui semble confirmer l'importance de leur bagage théorique quant aux questions de féminismes. Je remarque également que pour la quasi-totalité d'entre eux, se dire antiféministe est un non-sens : tous reconnaissent le féminisme comme étant objectivement bénéfique à l'ensemble de la société et la nécessité d'agir afin d'éliminer les inégalités de genre.

Bien que, dans le cadre de ma recherche, l'un des critères principaux pour le recrutement de participants soit de se revendiquer proféministe, certains me précisent qu'ils adhèrent quasi unanimement à ces idées mais qu'ils ont encore du mal à se revendiquer pleinement féministes. Le principal obstacle étant un problème de légitimité et une crainte d'être imparfait (Duquesnoy, 2022, p.32) comme expliqué par Romain, 23 ans, étudiant en master scientifique, en couple depuis un an⁴ :

En fait le truc c'est que je n'aime pas me revendiquer de quelque chose, si je ne le suis pas parfaitement, je ne sais pas comment dire... Quelque part je suis pour cette égalité donc on peut se dire que ouais je suis féministe. Mais je ne pourrais pas aller devant plein de gens, des

⁴ Lors des premières présentations des participants, je vais préciser leur prénom d'emprunt, âge, occupation et la durée de leur relation de couple.

femmes qui se battent depuis toutes ces années, et dire voilà je suis féministe aussi, je suis comme vous. Je ne serais pas à l'aise avec ça.

Cette prise de position partagée par la plupart des participants diffère tout de même des participants les plus politisés qui au-delà de se définir féministes se définissent comme militants et se placent donc dans une position beaucoup plus active, comme en témoigne Mathieu, 23 ans étudiant en sciences humaines, actif au sein d'un groupe politique et en couple depuis 2 ans :

C'est le genre de truc où surtout dans une position d'homme cis on ne peut pas se dire à un moment, ça y est, je suis devenu féministe et je me repose sur mes lauriers. Il y a un moment où on est dans une position où il faut perpétuellement continuer à apprendre.

En effet, il y a une différence significative entre les participants les plus politisés qui se revendiquent presque sans difficultés proféministes et ceux dont le niveau de politisation est plus faible et qui ont plus de difficultés à se donner une étiquette. Ainsi, selon Jacquemart et Albenga (2015) :

Adopter [...] une grille de lecture féministe du monde social et, plus encore, le label "féministe" requiert en effet qu'une telle vision soit portée par un "autrui significatif" : l'entourage affectif (famille, ami·es, etc.) ou les personnes jouissant d'une autorité et/ou d'un prestige social (enseignant·es, écrivain·es, personnalités publiques, etc.) jouent un rôle essentiel dans la légitimité des idées féministes (p.14).

La suite de mon analyse va me permettre de mieux saisir qui ou quoi a pu être pour les participants cet « autrui significatif » en me penchant plus particulièrement sur le rôle de la famille ainsi que de l'école secondaire, des études supérieures et des relations avec les pairs.

Influence de la famille

Puisque « la famille demeure une instance centrale dans la socialisation des enfants » (Bereni et al. 2020, p. 106), je me suis intéressée à la manière dont la charge ménagère était répartie dans leur foyer d'enfance, à l'adhésion de leur milieu familial aux idées féministes, afin de voir si une corrélation était possible entre leur socialisation familiale et leurs revendications féministes.

Ainsi, j'ai pu observer que la plupart de mes entretenus avaient grandi dans des schémas familiaux que l'on pourrait considérer « classiques » : sur les sept entretenus, cinq sont issus de familles biparentales, sur les cinq, trois des couples de parents sont toujours mariés aujourd'hui et deux divorcés. Les deux autres entretenus sont issus de familles monoparentales, où dans un cas la mère portait à elle seule la charge du foyer, dans l'autre cas la mère était aidée de la

grand-mère. En ce qui concerne la politisation dans le milieu familial et la circulation d'idées féministes, la plupart des participants me disent, de prime, avoir « baigné » dans des valeurs progressistes d'égalité. Cependant, je ne peux que constater, à la lumière de ce qu'ils me disent, que la plupart sont tout de même issus de structures familiales traditionnelles, « reproduisant une division sexuelle défavorable aux femmes* et majoritairement hétéronormée » (Duquesnoy, 2022, p.39). Ceux me disant être issus d'un milieu plus conservateur, tel Alexis, 22 ans, étudiant en sciences économiques, actif dans des groupes militants de gauche et en couple depuis deux ans ou Léo, 23 ans, étudiant en sciences humaines et en couple depuis un an me précisent être en décalage total avec leurs familles et s'être entourés par la suite, lors des études supérieures, de personnes proches de leurs idéaux.

En ce qui concerne le schéma familial en lui-même, j'ai remarqué qu'il avait peu d'incidence sur la façon dont le travail ménager, exécuté en très large partie par les mères, était remarqué par les participants. Dans le cas des familles monoparentales, les deux entretenus concernés sont conscient du poids de la charge qui reposait sur leur mère, parlant d'un « rôle complet ». Etant donné l'absence de figure paternelle dans leur foyer d'enfance, tous deux évoquent l'impact qu'a pu avoir le fait de grandir dans une maison gérée uniquement par une femme :

En grandissant, j'ai vécu avec ma mère et mon frère, ce qui fait que ma figure paternelle n'était pas présente, donc c'était vraiment cette figure maternelle qui a beaucoup joué, je pense, dans mon développement, j'ai un grand respect pour la femme de manière générale.

Cependant, lorsque je les questionne sur leur implication au sein du foyer, l'un des deux m'avoue ne pas être très engagé dans la gestion des tâches ménagères et n'effectuer que celles que sa mère lui impose :

Moi mes seules tâches ménagères à la maison c'est la vaisselle après les repas familiaux et sortir la poubelle. Ce qui n'est pas un monticule de choses à faire. C'est ma mère qui m'a proposé [cette organisation] quand j'avais genre quinze, seize ans.

A l'inverse, l'autre entretenu souligne que sa mère l'a fortement responsabilisé par rapport aux tâches ménagères. On ne peut donc pas vraiment conclure ici que le modèle monoparental exerce une grande influence sur la manière dont les jeunes hommes sont responsabilisés par rapport à la charge ménagère, cela ne relève pas du modèle familial en lui-même mais plutôt de l'éducation.

Concernant les familles biparentales, sur les cinq entretenus concernés, tous se sont rendu compte d'inégalités dans la répartition des tâches ménagères au sein de leur foyer et tous entretiennent un rapport similaire à leur mère et leur père. En ce qui concerne les mères, elles sont présentées comme ayant été toujours disponibles et plus organisées, contrairement aux pères qu'ils présentent comme étant moins présents, moins concernés par leur éducation. Comme le présente très bien Bastien, 25 ans, étudiant en master scientifique et en couple depuis quatre ans, en me parlant de son père :

Il n'était pas totalement absent non. Clairement j'ai vécu des supers moments avec mon père. Il nous a aussi conduit aux activités, ou s'occupait de nous quand maman était moins là, c'est juste que... Il était beaucoup moins, beaucoup moins impliqué. Lui, entre guillemets à ce niveau-là, avait un peu moins de contraintes. Quand je vois ça maintenant, je me dis allez... Ma mère s'est bougée le cul à fond, j'ai l'impression que mon père a fait moins. Alors c'était peut-être aussi un peu un accord. Je ne sais pas non plus comment ils avaient défini les choses entre eux. Mais je me dis, il y a un petit côté un peu injuste dans l'histoire.

Beaucoup remettent également en question l'implication de leur père et sont même plutôt critiques sur sa manière d'agir, l'accusant d'être la source de l'instabilité du foyer comme Clément : « Mon père, est beaucoup moins stable que ma daronne. Et voilà, il est vraiment très fort de mauvaise foi, donc c'est difficile de lui faire des critiques constructives, quand tu en fais ça peut être vraiment tendu ». Alexis, dont les parents sont éleveurs et qui me parle ouvertement de l'injustice que sa mère vit :

Dans une ferme, il n'y a pas de séparation entre le lieu de travail et la maison. Et ce qui fait qu'elle [sa mère] était tout le temps à la maison. Et même si elle travaillait, elle avait un revenu et cetera mais... Ceci dit mon père, sa situation, c'est pas caricatural dans le sens où il y a pas de violence directe, il y a on peut dire du *gaslighting*⁵ à gauche à droite, C'est un peu malsain quand même. Même s'il y a un supposé de bonnes intentions, il se débrouille bien pour défendre sa position sous couvert de bonnes intentions. En fait, l'activité économique c'était un peu un piège parce que comme ma mère elle a pas grandi dans une ferme, bah en venant dans une ferme assez isolée pour vivre de ce métier-là, ça l'a rendu par la force des choses fortement dépendante de mon père.

⁵ La philosophe et féministe américaine Cynthia A. Stark a décrit le comportement de *gaslighting* comme étant une technique manipulatoire qui amène une personne à faire douter une autre sur son propre vécu, ses propos etc. Dans son article, *Gaslighting, Misogyny, and Psychological Oppression*, elle montre notamment l'aspect misogyne du *gaslighting* comme étant : “the systematic denial of women’s testimony about harms done to them by men, which is aimed at undermining those and other women” (2019, p.221).

Dans la plupart des familles, lors de la venue au monde de leurs enfants, les mères ont radicalement modifié leurs horaires de travail, optant pour des temps partiels. Il faut cependant préciser que cette notion de choix doit être maniée avec prudence : « sa forte différenciation selon le sexe [...] reflète l'emprise de la division sexuée du travail sur les comportements d'activités » (Bereni et al., 2020, p.237). Dans d'autres cas, elles sont devenues mères au foyer, à l'instar de la mère de Mathieu, qui bien qu'ayant un salaire plus élevé que son mari a quitté son emploi pour devenir mère au foyer :

Quand ma mère était enceinte de moi, elle a décidé d'arrêter enfin, ils ont décidé [...] fondamentalement ils m'ont toujours dit que c'est une décision qu'ils avaient prise à deux, d'arrêter de travailler pour pouvoir s'occuper de nous. Ce qu'elle a très bien fait je ne dis pas le contraire. Mais du coup ma mère, depuis cette époque-là, fait un travail de mère au foyer, alors qu'à l'époque où elle a arrêté elle gagnait plus que mon père. Ça je trouve ça veut dire quelque chose. Parce que bon, au début il y avait l'argument qu'elle était enceinte, mais après c'est vrai que c'est une question qu'on peut se poser, d'ailleurs c'est un truc qu'on a toujours trouvé un peu *chelou* avec ma sœur. Mais le pire, c'est que j'ai vraiment du mal à imaginer la scène. Parce que mes parents ne sont pas forcément conservateurs et ils ne sont pas rétrogrades [...] mais c'est vrai que leur histoire à ce niveau-là montre autre chose. Si ça se trouve il y a d'autres raisons qu'on ne sait pas, mes parents sont assez secrets donc je sais rien de leur vie. Et je ne les connais pas bien finalement. [...] Alors il y a un événement. Je ne dirais pas qu'il est traumatique, mais qui m'a marqué. Je me souviens une fois quand j'étais petit, en primaire, les professeurs nous avaient demandé de faire un travail [...] où on devait faire un petit questionnaire [sur le métier de nos parents]. Et je me souviens que moi, tout content, je m'étais dit, je vais aller questionner ma mère, pour la valoriser parce que... C'est un truc que je regrette, mais quand on était petit avec ma sœur, on n'a pas assez valorisé tout le travail que ma mère faisait, en tant que mère au foyer. Et donc il y a eu ce questionnaire et j'ai voulu vraiment valoriser ce qu'elle faisait. Du coup, j'ai voulu le lui faire passer et je me souviens je lui ai demandé si elle regrettait d'avoir arrêté sa carrière qui paraissait prometteuse pour élever ses enfants. Je ne l'ai sûrement pas formulé comme ça, mais c'était ça l'idée de la question. Et je me souviens qu'à ce moment, elle s'est mise à pleurer. Mon père m'a dit de monter, qu'il allait s'occuper d'elle et voilà. Et après je n'ai plus jamais eu de nouvelles du truc. Et on peut se poser la question de pourquoi elle pleurait. Il y a des réponses plus tristes que d'autres à cette question-là...

Le témoignage de Mathieu montre bien cette prise de conscience *a fortiori* des jeunes hommes profémnistes à l'égard des inégalités de genre et de la domination de la masculinité

hégémonique⁶ au sein de leur famille et la relecture « à travers leur socialisation politique actuelle » (Duquesnoy, 2022, p.39). Mathieu s'interroge ici sur le potentiel manque d'emprise qu'a eu sa mère sur son propre destin, et critique de façon plus ou moins masquée le comportement de son père, pointant l'incohérence dans ce choix d'arrêt de travail du plus gros salaire du couple et la tristesse qui a pu en découler.

Pour beaucoup, cette critique à l'égard de leurs parents n'est venue que rétrospectivement, à la fin de l'adolescence ou au début de l'âge adulte. Si ces inégalités ne les atteignaient pas particulièrement à l'époque des faits, c'est désormais de cette réalisation d'injustice à l'égard de leur mère que certains tirent l'origine de leur féminisme. C'est par exemple le cas de Mathieu, dont le témoignage est représentatif de la majorité.

En ce qui concerne le « renforcement différentiel » (Bereni et al., 2020, p.112) par une éducation genrée au sein des fratries, celui-ci est peu relevé par les participants, qui sont parfois fils uniques, ou issus d'une fratrie exclusivement masculine, conditions ne permettant pas la mise en place d'une éducation genrée. Clément a, pour sa part, une petite sœur et raconte comment sa mère (sans mentionner son père) a fait en sorte d'instaurer un rapport d'égalité entre ses enfants, même si pour cela elle devait user de la force :

Ma maman n'était pas féministe activement, mais féministe dans ses valeurs, dans la manière dont elle m'a traitée avec ma sœur. Il y avait une relation égalitaire [sauf] à l'adolescence, elle a commencé à lâcher, parce que voilà, le fait que moi j'étais en résistance, qu'on avait beau me donner des ordres, je ne les suivais pas... Voilà, elle était là, « tant pis ». Et du coup c'est ma sœur qui faisait les tâches. [...] Mais jusque-là, elle a quand même essayé de nous éduquer vraiment dans l'égalité en mode ma sœur est mon égal et si j'ose penser autrement, ça va mal se passer. Heureusement d'ailleurs, parce que les rares fois où j'étais méprisant envers ma sœur, où je la rabaisais en raison de son genre, je crois que les deux ou trois claques que je me suis mangé dans ma vie, c'est parce que je parlais mal à ma sœur. Une fois où j'ai traité ma sœur de pute notamment et là je m'en suis mangé, mais une magistrale à l'arrière de la tête, j'ai eu une marque de bague pendant deux jours. Sur le coup, ma mère ne m'a vraiment jamais laissé dépasser les bornes. Elle disait « jamais je ne vais taper sur mes gosses ». Donc je sais que si ça arrivait, c'est qu'il y avait vraiment... C'est que j'avais vraiment fait quelque chose de grave.

⁶ Je préfère utiliser dans l'ensemble du mémoire le terme de « masculinité hégémonique » plutôt que celui de « masculinité virile » afin de définir le type de masculinité renvoyant à la domination patriarcale. Cela me permet de ne pas créer de confusion entre le terme « masculinité » et « virilité ». Le concept développé par Raewyn Connell permet de décrire la position sociale de la domination culturelle des hommes. Elle distingue la masculinité hégémonique de trois autres types : la masculinité complice, subordonnée et marginalisée (2022, pp.81-88).

Bien que le témoignage de Clément montre une volonté de ne pas laisser place à une éducation trop genrée et d'instaurer une responsabilisation partagée des tâches ménagères, il n'empêche qu'à l'adolescence sa sœur a été amenée à s'impliquer plus que lui dans la gestion du foyer, sa mère ayant visiblement été dépassée par la situation, ce qui peut être dû au manque de présence du père. Cela est représentatif de ce qui se passe dans la plupart des familles avec une fratrie mixte :

Dans la grande majorité des cas, les sœurs sont davantage sollicitées que leurs frères pour contribuer à la prise en charge du travail domestique. Les filles apprennent ainsi dans la famille, vis-à-vis de leur père et/ou de leurs frères, la division sexuée du travail et, inversement, les garçons apprennent à naturaliser le « service » domestique de la part d'un être proche » (Bereni et al., 2020, p.114).

Beaucoup parlent désormais de vouloir valoriser le travail ménager opéré par leur mère ou leurs sœurs, en ayant des discussions avec elles, et en les introduisant au concept de charge mentale, que les mères vivent mais ne savent pas toujours nommer, comme Clément :

On y travaille, on essaie de trouver des compromis et moi j'essaie de changer, j'essaie de les faire changer un petit peu aussi et puis un jour on arrivera à trouver je l'espère un juste milieu. [...] Genre je me rappelle récemment avoir vu ma mère pleurer parce que justement elle parlait de la charge mentale, parce que je viens de lui en parler, et elle avait l'impression que personne ne la voyait, personne ne la reconnaissait. Qu'elle travaillait toute seule et que si elle mourait, la maison elle partirait en couille et que de toute façon ça ne changerait rien parce que personne ne ferait rien non plus, tu vois, c'est une violence énorme.

Nous pouvons déjà observer ici que l'appropriation d'idées féministes par les entretenus leur a permis rétrospectivement de mettre en question les inégalités de la charge ménagère au sein du foyer. Certains, au-delà de la réalisation, sont passés à l'action en établissant un dialogue, principalement avec leur mère, et en adaptant leur comportement, en valorisant le travail ménager et en s'impliquant plus.

Influence de l'école

En ce qui concerne l'école, elle est un lieu qui constitue pour les adolescent-es « une instance majeure de socialisation en dehors de la famille » (Bereni et al., 2020, p.130) c'est également selon Duquesnoy (2022) un « lieu symbolique de rencontre avec l'ordre patriarcal » (p.42) où les jeunes garçons vont être confrontés à une masculinité hégémonique qu'ils peuvent rejeter ou embrasser. Je me suis intéressée ici en particulier aux cas de l'école secondaire et des études supérieures. L'adolescence étant une période « d'apprentissage d'une forme de

masculinité et de sexualité virile » (Blum et Santelli, 2015, p.67), il était pertinent de me pencher sur l'éducation à la sexualité qu'ils ont pu recevoir à cette époque, à la fois de la part de leurs parents mais surtout de l'école, mais également sur les liens qu'ils pouvaient entretenir à la fois avec les garçons et les filles de leur âge.

Les études secondaires : une homosocialisation marquée et une éducation sexuelle absente.

Tout d'abord, j'ai pu remarquer que concernant la socialisation avec leurs pairs, les entretenus confiaient avoir eu en majorité des relations plus positives et naturelles avec les filles lors des études à l'école secondaire que lors de leurs années primaires. La ségrégation sexuée implique une homosociabilité qui « passe en partie par l'expérience des rapports de domination entre hommes et par l'exclusion des femmes » (Bereni et al., 2020, p.95). Si pour la plupart il était évident lors des années à l'école primaire de rester entre garçons, l'apparition de la puberté à l'adolescence semble avoir changé la donne puisque « pour les garçons, la constitution de l'identité d'homme prend majoritairement la forme d'une rupture avec l'univers maternel d'abord commun aux petits garçons et aux petites filles » (p.96) bien que cette rupture puisse s'opérer avant l'entrée en secondaire, pour la plupart des participants, il semble que les effets matériels de cette rupture aient été vécus à cette période où prend place la construction d'identités masculines. Bien que la plupart des recherches montrent l'importance de « la bande de potes » (Blum et Santelli, 2015, p.67), la quasi-totalité des entretenus confient avoir fréquenté des groupes mixtes voire exclusivement féminins durant leur adolescence, n'appréciant pas le sexisme ambiant des groupes exclusivement masculins.

Certains évoquent que déjà à cette période de leur vie la pression liée à un certain type de masculinité hégémonique pouvait les mettre mal à l'aise, comme l'évoque Mathieu « Je ne me suis jamais reconnu dans le fait que les garçons sont en concours permanent pour un oui ou pour un non. C'est fatigant [...] et c'est débile. » Un type de masculinité donc, qu'il ne devait pas ou moins performer en présence des filles. Il dit s'être également « forcé » à rester avec des garçons au début de secondaires pour « éviter de se faire encore plus emmerder ». En effet, sur les sept participants, trois affirment avoir subi du harcèlement scolaire venant majoritairement – si pas exclusivement – de la part d'autres garçons. Ces trois intervenants, dont Clément, entretenaient donc des relations amicales uniquement avec les filles :

J'étais beaucoup avec les meufs, parce que c'était l'endroit où j'étais plus égal qu'avec les mecs, où j'étais plus dans le bas de la chaîne alimentaire, parce que pas les mêmes centres d'intérêt, parce que pas la même structure physique non plus.

Fréquenter des filles permet donc de ré-équilibrer ce sentiment d'être « dans le bas de la chaîne alimentaire » : le contexte scolaire n'échappant pas non plus à la norme patriarcale, les filles se retrouvent dans un rapport de subordination à l'égard des autres garçons. Le modèle de masculinité présenté par les intervenants ayant subi du harcèlement semble principalement relever de la masculinité subordonnée⁷. Le groupe d'amis exclusivement féminin a été également la réalité de Léo, harcelé lui aussi, disant qu'il a « toujours été plus proche des filles » et que son seul ami garçon en secondaire « n'était pas non plus le plus masculin des hommes ».

Pour les autres, les relations entre garçons semblaient aller de l'indifférence, à des amitiés plus distantes. Alexis témoigne par exemple des relations plus disparates qu'il entretenait avec les autres garçons, « disons que moi, j'étais rattaché à une sorte de groupe diffus. Qui est un peu la planque quand on ne sait pas trop où aller » dans son cas il n'avait « qu'un seul bon ami » et tous deux avaient plus de facilité à approcher et parler aux groupes de filles. Le sexisme banalisé dans les discussions entre garçons est un thème abordé de manière récurrente par les entretenus, leurs réactions diffèrent : certains avouent avoir été indifférents à l'époque comme Bastien ou Romain, mais rétrospectivement se sont rendu compte que leur indifférence allait dans le continuum des violences sexistes, d'autres disent s'être distancés de certains garçons pour cette principale raison. Le premier type d'attitude à l'égard de leurs pairs masculins et des comportements sexistes semble relever d'un type de masculinité complice⁸.

La plupart confient également ne pas avoir constaté un éveil au féminisme lors de ces années-là, bien que certains évoquent tout de même que ces notions ont été introduites par des professeures aux cours de morale ou de sciences humaines, comme Léo qui me parle d'une « prof géniale » qui a amené le sujet en classe. Cependant, il avoue que son intérêt pour ce cours n'a pas suffi à déclencher chez lui un réel attrait pour le féminisme, celui-ci étant plutôt survenu lors de ses études à l'université. Cela rejoint ce que dit Romain « depuis que je suis sorti des secondaires j'ai pas mal évolué là-dessus. Parce que là [à l'université] on en parlait encore beaucoup, beaucoup plus ».

⁷ Les hommes se retrouvant rejetés de la « légitimité » masculine hégémonique, où s'opère selon Connell un « brouillage symbolique avec la féminité » (2022, p.85).

⁸ Le type de masculinité « le plus courant » puisqu'il consiste à bénéficier des privilèges de l'hégémonie tout en se tenant à une distance confortable d'une masculinité hégémonique trop « radicale ». Comme l'énonce Connell : « Parmi les hommes qui récoltent les dividendes du patriarcat, nombreux sont ceux qui respectent aussi leur femme et leur mère, ne sont jamais violents vis-à-vis des femmes, ont l'habitude de faire leur part de tâches ménagères, subviennent aux besoins de la famille et peuvent aisément se convaincre que les féministes ne sont pas des extrémistes qui passent leur temps à brûler des soutien-gorge » (2022, p.86).

En ce qui concerne l'éducation à la sexualité, une réelle tendance se dessine dans les différents témoignages. Tous me témoignent d'un manque de discussion directe de la part de leurs parents, certains mentionnent que leurs parents ont soit évité le sujet ou alors prodigué des conseils très généraux qui ne les ont finalement pas tant aidés que cela. Pour rattraper ce manque d'éducation au sein de la famille, on pourrait espérer que l'école remplisse cette tâche : une fois de plus, non. Les cours d'éducation sexuelle à l'école sont décrits comme limités. Certains se souviennent de modules sur la contraception ou les maladies sexuellement transmissibles, mais aucun module n'était destiné à transmettre des savoirs sur les questions de consentement, de plaisir, de désir, voire sur des aspects plus pratiques. Pour combler ce manque, tous me disent s'être tournés vers la pornographie dont la plupart y ont été exposés à un jeune âge (environ 11 ans). Bien qu'aujourd'hui la plupart des participants se rendent compte de l'irréalisme de la pornographie, beaucoup ne négligent tout de même pas l'impact qu'elle a pu avoir sur leur sexualité. Certains se disent même « dégoûtés » et affirment ne presque plus consommer de contenu pornographique aujourd'hui. Ces déclarations me semblent toutefois surprenantes, étant donné que les études statistiques s'accordent à dire que les jeunes entre 18 et 25 ans sont les plus grands consommateurs de pornographie, que plus de 80% des jeunes adultes masculins en consomment et que la moitié le fait hebdomadairement (Humblet, 2022, pp.11-12). Ces réponses ne seraient-elles pas le reflet d'une acceptation sociale à tenir ce genre de discours, en particulier face à une sociologue féministe ? Nous pouvons légitimement nous poser la question.

Il est toutefois important de relever que beaucoup témoignent d'un sentiment de manque dans leur éducation sexuelle et regrettent de n'avoir reçu comme information pratique que « mettre une capote sur une banane ». Au-delà de la pornographie, certains ont réussi à trouver des ressources complémentaires vers la fin de leur adolescence via des comptes féministes sur les réseaux sociaux, ressources qui ont pu être recommandées par des amies ou leurs petites copines. Ce phénomène illustre bien la théorie de Blum et Santelli (2015) qui met en avant l'influence des femmes* dans l'intérêt des jeunes hommes pour le féminisme (p.71). La période à laquelle cette source d'informations a été exploitée coïncide avec l'entrée à l'université, moment qui, pour beaucoup, va de pair avec un véritable revirement féministe et une politisation plus importante.

Les études supérieures : émergence d'un nouveau modèle de masculinité.

L'entrée aux études supérieures correspond pour la plupart des participants à une période de changements comportementaux draconiens en ce qui concerne leur rapport aux féminismes. Bien que la plupart aient avoué y avoir été plutôt indifférents lors de leurs années en secondaire, l'entrée dans des cercles étudiants, l'exposition aux violences sexuelles et un intérêt grandissant pour la politique ont fait émerger chez beaucoup d'entre eux un besoin d'être mieux informés quant aux questions de féminismes et de genre mais aussi d'agir en conséquence. Ils ont également pu être témoins de l'émergence de mouvements sociaux étudiants tels que « Balance ton Folklore » (Penna, 30 avril 2021) qui ont définitivement apporté un vent de changement dans les habitudes de « guindailles » estudiantines. Certains des participants, comme Léo, ont intégré des cercles d'étudiants à majorité féminine, lieu propice à l'émergence et au partage d'idées féministes :

C'est un cercle très fort féminin. Et du coup le féminisme est une cause qui, pour beaucoup des membres, est très importante dans leur vie. Au début, je ne me suis peut-être pas senti concerné et puis petit à petit j'ai compris que j'étais concerné comme tout le monde.

C'est notamment l'exposition et la réalisation de l'ampleur des violences sexuelles au sein du monde étudiant qui a agi comme un « déclic » pour certains : Mathieu témoigne par exemple que « plus je grandissais et plus je me rendais compte qu'en fait la proportion de femmes de mon entourage qui avaient vécu au minimum des histoires avec des mecs toxiques, au pire des agressions c'était juste énorme ». Ces agressions, bien que très probablement déjà présentes lors des secondaires - en Belgique selon une étude publiée par Amnesty International - « un jeune sur quatre a été victime de viol et que minimum 48 % des victimes de violence sexuelle y ont été exposées pour la première fois avant l'âge de 19 ans » (2020, 5 mars) n'ont été que conscientisées lors de l'entrée à l'université. Pour Sacha, qui a fait un master en sciences humaines à majorité féminine, cela vient du fait que l'université est un cadre où l'on parle beaucoup plus de ce genre de sujets :

En secondaire, quasiment pas, genre ce n'est pas un sujet qui venait beaucoup dans les discussions, même si c'était un problème qui était déjà présent. Au travers de certains comportements, tu pouvais remarquer qu'il y avait une dissociation forte qui se faisait, que ce soit sur des blagues, rabaisser telle ou telle personne, enfin... C'était vite une opportunité pour les gens de discriminer les autres. Après à l'université, et du coup en master, évidemment qu'on a plus creusé la thématique. Je pense que ça allait beaucoup mieux en termes de respect dans mon master, parce que tout le monde était conscient des enjeux.

Au-delà de l'investissement dans des cercles universitaires, une prise de conscience sur les inégalités de genre s'est également opérée par un engagement politique à gauche. Dans le cas de Clément, il s'est d'abord intéressé aux théories anarchistes vers la fin des études secondaires, puis de fil en aiguille, via Internet, l'anarchisme l'a mené vers le féminisme radical. Un féminisme qu'il qualifie de « carrément misandre », étonnement cela ne l'a pas dégoûté :

Quand tu rentres dans une logique anarchiste de gauche, tu cherches à trouver les oppressions comme elles existent et à les comprendre et à les combattre, si t'es un minimum motivé. Et du coup, c'était tous ces comptes féministes qui me poussaient à me remettre en question, à remettre en question ce que je voyais, ce que j'entendais, ce que je lisais.

Cependant, Clément s'est par la suite distancé des mouvements anarchistes, critiquant le manque de structure, pour intégrer des mouvements politiques marxistes dans lesquels il arrive à mettre en pratique son engagement féministe. Mathieu, faisant partie du même groupe politique marxiste que Clément (mais pas dans la même région), témoigne aussi de cette mise en pratique de l'engagement féministe puisque tous deux disent apprendre énormément sur le féminisme via leur groupe politique : participer à des groupes de paroles dans lesquels les hommes sont invités à se mettre en retrait, tracter dans les rues pour des événements féministes telle la grève du 8 mars ou bien manifester lors du 8 mars et du 25 novembre. En revanche, Alexis qui se revendique anarchiste, me dit assumer plus facilement cette étiquette que celle du féminisme :

J'ai plus facile à me revendiquer d'un courant qui est plus exhaustif que dire je suis féministe. C'est probablement lié au stigmatisme du féminisme dans la société. Et que, en tant que mec je me complais, je ne me compromets pas trop peut-être.

Comme l'ont démontré Jacquemart et Albenga, le fait de ne pas se désigner comme féministe vient davantage des connotations discursives négatives du terme en lui-même que d'un rejet des idées féministes (2015, p.16). Or, ces trois enquêtés, les trois profils les plus politisés du panel, sont conscients des enjeux de la façade performative qui peut aller de pair avec le fait de se déclarer fermement féministe dans des groupes militants de gauche. Mathieu et Alexis expriment leur malaise dans le fait d'incarner une « contradiction politique » (Dupuis-Déri, 2023, p.23). Intervient ici la question des privilèges dont ils bénéficient : tous, même les moins politisés, ont conscience de bénéficier de privilèges particuliers. Deux types sont principalement relevés : le rapport à l'espace et le rapport à l'autorité. Se mouvoir librement dans l'espace public est probablement le privilège masculin le plus visible. Certains, à l'instar

de Mathieu disent utiliser, dans ce cas précis, leur privilège pour être un allié (Duquesnoy, 2022, p.67) :

J'ai essayé toujours de systématiquement ramener les filles chez elles pour pas qu'elles se fassent agresser. Et ce qui était chiant, c'est que vraiment systématiquement à chaque fois que je ne savais pas les ramener pour l'une ou l'autre raison, systématiquement à chaque fois le groupe que je venais de quitter s'est fait emmerder sur le chemin du retour et ça n'arrive juste jamais quand je suis là.

Certains comme Clément, en plus d'essayer de se rendre utiles sur le terrain – par exemple en accompagnant des amies pour aller porter plainte dans des cas d'agressions sexuelles – utilisent également leurs réseaux sociaux pour parler de leur engagement. Bien que ce type d'engagement puisse être perçu comme du « *slacktivism* : formes d'activisme en ligne n'ayant que peu, voire aucun impact sur les situations qu'ils souhaitent dénoncer et ayant pour objectif de donner bonne conscience aux personnes les pratiquant » (Duquesnoy, 2022, p.54), Clément se dit prêt à recevoir la parole des personnes concernées et être une oreille attentive :

Si vous voulez venir discuter, je suis là. Montrer que t'es présent, montrer que t'es ouvert, que t'es OK aussi c'est quelque chose d'important, même si j'arrive pas à le faire avec moi-même. Il y a toujours un monde entre les actes et la parole.

Beaucoup ont également été des témoins indirects de violences sexuelles lors de soirées universitaires, certains comptent dans leurs cercles d'amis ou de connaissances, des jeunes hommes accusés d'agressions sexuelles, à l'instar de Bastien :

Après j'ai des potes, ouais, ils ont vraiment déconné à ce niveau-là... Et je m'entends encore bien avec eux, mais j'avoue que c'est un peu spécial et parfois je me dis que c'est un peu hypocrite de ma part sachant que c'est horrible de faire ça... C'est aussi un bon moyen de se rappeler que ça peut arriver avec n'importe qui, n'importe quelle relation et qu'on connaît d'office tous des violeurs.

La plupart se distancient de cette problématique, peu nombreux sont ceux qui assument pleinement avoir été dans une posture de violeur. En ce qui concerne leurs connaissances, la plupart réagissent de manière consistante avec les accusés : les rejetant du groupe d'amis, ce rejet est même institutionnalisé au sein des cercles, comme en témoigne Léo, qui a dû voter pour ou contre l'éviction d'un membre de son cercle suite à des plaintes pour agressions sexuelles à son égard :

J'ai dû voter, du coup à son renvoi, ce qui a été un choix en même temps très simple parce que je savais qu'il n'y avait pas d'autres solutions, mais très dur personnellement et moi j'ai décidé qu'étant donné que les victimes avaient décidé qu'il ne pouvait pas revenir aux événements, c'est que ça devait être quelque chose de suffisamment grave. Et du coup j'ai choisi, entre guillemets, de suivre la parole des victimes et me dire si elles ne sont vraiment pas assez à l'aise avec lui, je refuse de continuer à le côtoyer.

Toutefois, la difficulté à gérer ce genre de situation se fait ressentir dans tous les témoignages : les décisions de rejet par les cercles sont saluées, cependant la plupart déplorent un manque de ressources afin de poursuivre un travail de suivi avec les agresseurs. Comme en témoigne Romain « ça ne sert à rien de juste de le dégager. Si ça se trouve il va juste recommencer autre part et ça ne va pas servir à grand-chose ». Certains soulignent que les principaux efforts réalisés à cet égard viennent des cercles et de la communauté étudiante mais sans réel soutien des institutions universitaires, comme en témoigne Léo :

Ce que je reproche à l'ULB, au monde en général, c'est que tous ces gens qui sont agresseurs, c'est très rare d'avoir un schéma sain pour pouvoir essayer de les déconstruire et de les rattraper. Sauf les gens qui sont engagés dans les milieux féministes en général, ils sont très peu tolérants parce qu'ils en ont trop vu, ils ont plus la force de se battre avec un connard, comme ils l'appellent. [...] Moi je trouve que si la justice elle-même n'arrive jamais à, enfin n'arrive pas à gérer ce genre de cas, je ne vois pas comment une bande d'étudiants bénévoles devraient gérer ça.

Quant aux mesures prises par les institutions universitaires par rapport aux enjeux de violences sexuelles la plupart des participants les qualifient « d'énormes blagues » à l'instar de Mathieu qui m'explique plus en détail la plateforme *Together* mise en place par l'UCLouvain « il y a plein de témoignages, le truc est complètement dysfonctionnel. C'est vraiment juste pour dire, on a fait quelque chose, ça existe, mais dans l'idée ça ne fonctionne pas pour un sou. C'est une façade à mort ». Mais il n'y a pas que les mesures prises par l'Université de Louvain-La-Neuve qui sont critiquées, l'ULB et sa cellule *CASH-E* mise en place après « Balance ton Folklore » afin d'assurer un suivi des victimes est également critiquée par les participants, Romain explique que les cercles étudiants « trouvent que *CASH-E* ne va pas assez loin » et que la cellule a tendance à surprotéger les agresseurs. Un propos partagé par Léo qui après m'avoir raconté différents problèmes liés à des agressions sexuelles au sein de son cercle étudiant me dit ne pas avoir trouvé de soutien auprès des autorités universitaires.

Certains critiquent également l'institutionnalisation de l'alcoolisme au sein des universités, à l'instar d'Alexis « je crois que l'alcool c'est un gros problème, qu'il faudrait une conscientisation par rapport à ça, parce qu'il y a beaucoup de personnes qui se sont déresponsabilisées [dans le cadre d'agressions sexuelles] à cause de l'alcool ». Une autre problématique relevée est l'esprit de fraternité qui aux yeux de certains participants relève du « *boys club* » et peut entretenir des rapports ambigus avec la non-mixité. Il est important de préciser ici que ce point de vue est essentiellement partagé par les participants ne faisant pas activement partie de cercles étudiants à l'instar d'Alexis « mais je ne crois pas qu'ils se rendent compte. Du coup, je crois que leur réalité, c'est juste un monde de mecs quoi ».

Nous avons pu observer ici que l'entrée aux études supérieures est corrélée pour la plupart des participants à une remise en question profonde de leurs rapports aux pairs, féminins et masculins. En s'investissant dans des cercles étudiants ou des groupes politiques féministes ou à majorité féminine, beaucoup rompent avec un esprit « *boys club* », une solidarité masculine qui entretient les rapports de pouvoirs basés sur le genre au sein des universités. Cependant, il est tout de même important de noter, comme l'énonce Duquesnoy que « dans un espace social marqué par des positions de gauche et des profils universitaires, il n'est désormais plus acceptable de ne pas présenter des positions féministes » (2022, p.50). Comme en témoigne Léo « parce que dans ma définition, ne pas être féministe ça voudrait dire être un connard », les participants se distancient d'un profil-type de masculinité hégémonique qu'ils lient à des comportements virilistes, opérant à un véritable « *gatekeeping* » (p.37) des masculinités ne leur correspondant pas. Cette mise à distance de la masculinité hégémonique, se fait au profit de « l'idéal du *nice guy* », une masculinité basée sur le respect mutuel entre les genres, l'écoute, l'empathie (Blum et Santelli, 2015, pp.70-71). Bien que lors de leurs études secondaires, la plupart des entretenus semblaient correspondre à un profil de masculinité subordonnée ou complice, cette masculinité qu'ils présentent comme « déconstruite », « progressiste » est si présente dans le groupe socioculturel étudiant que l'on pourrait parler ici d'une nouvelle figure de masculinité hégémonique « propre à cet espace » (Duquesnoy, 2022, p.50). Au-delà des paroles et des engagements politiques, comment ces jeunes hommes arrivent-ils à mettre en œuvre leurs idéaux féministes dans leurs relations avec le groupe subordonné féminin, en particulier dans leur relation de couple ? La suite de cette analyse va me permettre de mieux saisir la matérialité de leurs engagements.

La matérialisation de l'engagement dans le couple

S'intéresser à la vie affective des jeunes hommes permet de dégager de multiples aspects des relations sociales genrées propres à cette période de la vie. En effet, entre 18 et 25 ans, l'individu n'est plus tout à fait un adolescent, mais il n'est pas encore un adulte. Dans cette tranche d'âge, selon Humblet, dans le cadre de leurs relations amoureuses, les jeunes adultes sont plutôt concernés par une dimension identitaire et intime dont le but est de comprendre qui ils sont et quel partenaire de vie leur conviendrait le mieux (2022, p.8).

Dans un cadre théorique de genre, explorer les relations amoureuses, en particulier celles relevant de l'hétérosexualité permet également de saisir la matérialité des relations de domination entre les genres, puisque la plupart des courants féministes voient dans l'hétérosexualité le « lieu d'exercice d'un rapport de pouvoir entre les hommes et les femmes » (Béréni et *al.*, 2020, p.185).

Dans cette deuxième partie de l'analyse, je vais relever point par point les différents facteurs qui matérialisent la domination masculine dans le cadre d'une relation de couple hétérosexuelle et voir ce que les jeunes hommes proféministes mettent éventuellement en place pour lutter contre les inégalités qu'ils décrivent au travers de leurs discours. Seront abordées ici les questions liées à la gestion des dépenses financières, la juste répartition des tâches ménagères, le rapport au temps libre ainsi que la sexualité et l'affectivité.

La gestion des dépenses : jongler entre précarité étudiante et tabou financier

La gestion de l'argent au sein du couple est un sujet plutôt tabou. Pourtant selon Michelle Perrot « le couple est fait à la fois de capital symbolique, intimement lié à l'échange de sentiments, et de capital économique, en lien direct avec la gestion des finances » (1991, citée par Benmoyal-Bouzaglo et Paraschiv, 2021, p.14). La question des finances et dépenses peut également être la source de tensions et d'inégalités au sein du couple, notamment lorsque l'un gagne plus que l'autre : « apporter plus d'argent donne-t-il, au bout du compte, plus de pouvoir ? » (Roy, 2019, p.142). Les couples des participants à l'enquête ont cela de particulier : ils ne sont pas mariés, n'ont pas d'enfant(s) et dans la plupart des cas ne vivent pas ensemble à temps plein. Pourtant, cela ne rend pas impertinent l'observation de leur rapport à l'argent, de comment ils gèrent leurs finances puisque « les routines mises en place dès la première cohabitation vont façonner le mode de gestion financière du couple qui s'inscrira dans le temps » (Voléry, 2011 cité par Benmoyal-Bouzaglo et Paraschiv, 2021, p.14).

Lors des entretiens, aucun participant n'a mentionné devoir recourir à des aides financières extérieures, telles qu'une aide du CPAS, du service social de l'université ou avoir

fait la demande pour des bourses d'études. Pour les six d'entre eux toujours aux études, quatre logent dans des kots la semaine, deux vivent encore chez leurs parents mais logent tout de même la plupart du temps dans le kot de leur compagne. Comme 85% des étudiants en Belgique (Van Molle, 2022, 21 avril) tous les six reçoivent de l'argent de leurs parents, une somme qui varie d'un participant à l'autre, mais qui leur permet de manière générale de payer leur loyer, leurs courses et pour certains de se permettre des petits extras. Sacha, issu d'une famille monoparentale, le seul diplômé et travaillant à temps plein, est financièrement indépendant. Bien que non mentionné explicitement par les participants, j'en ai conclu qu'ils sont majoritairement issus de la classe moyenne, voire pour certains, moyenne supérieure.

Excepté Sacha, l'unique salarié du panel, le travail étudiant ne concerne que très peu d'entre eux. Seuls Mathieu et Alexis mentionnent avoir été occupé par un job étudiant au cours de cette année, mais pas de manière fixe, ce sont majoritairement des petits jobs ponctuels. D'autres, comme Clément, disent vouloir trouver un job pour l'année prochaine afin de s'émanciper financièrement de leurs parents. Les autres, Bastien, Romain ou Léo ne mentionnent pas d'intérêt à trouver un job étudiant. Cependant, l'absence de travail étudiant ne permet en aucun cas de conclure que les participants sont à l'aise financièrement, comme confirmé par Béduwé et *al.* « l'absence d'un travail salarié n'est pas synonyme d'absence de difficultés financières : pour différentes raisons (parce qu'ils n'en trouvent pas, parce qu'ils préfèrent privilégier leurs études), certains étudiants en difficulté n'ont pas d'activités salariées » (Béduwé, Berthaud, Giret, et Solaux, 2024, §2). En effet, la plupart me confirment vivre modestement, comme Alexis : « je ne dirais pas qu'on est précaires mais voilà, il y a peut-être un réflexe à être économe ». D'autres, comme Mathieu, disent tout simplement « galérer cette année », vivant dans un petit kot avec sa copine, ce dernier reçoit plus d'argent de la part de sa famille que sa compagne, mais se retrouve à devoir jongler entre plusieurs jobs étudiants pour pallier le manque de revenu de cette dernière, qui elle n'est pas aidée par sa famille et n'a pas le temps de s'investir dans un job étudiant. Il sait que leur dynamique n'est « fondamentalement pas égalitaire » mais dit ne pas s'en soucier car « c'est peut-être plus équitable qu'égalitaire ». Cependant, les fortes différences de revenus dans un couple peuvent mener à de fortes inégalités, dans le cas de Mathieu il pallie le manque de revenus de sa compagne, mais « l'argent comme don a un fort potentiel de reconnaissance sociale [...] la reproduction invisible de la domination masculine provient du fait que le système conjugal de dons est genré » (Henchoz, 2008 cité par Roy, 2019, p.146).

Dans d'autres cas, c'est la compagne qui possède une source de revenus plus importante que le participant : Léo, issu d'une famille monoparentale aux revenus modestes, qualifie la somme mensuelle perçue par sa copine de « généreuse », de plus celle-ci a un job étudiant régulier, elle s'en sort donc très bien financièrement. Contrairement à lui, sans job étudiant et vivant chez sa mère, ce dernier avoue que les dépenses au sein de son couple, en théorie égalitaires, ne le sont pas du tout. Ce manque de moyens le limite dans les activités qu'il aimerait faire avec elle :

On essaie de diviser à moitié-moitié les dépenses, mais je dois admettre que c'est une idée qui est complètement fautive. Elle paie beaucoup plus que moi, parce que l'argument que j'avance, c'est qu'elle a beaucoup plus d'argent que moi et que du coup, des fois pour certaines activités, elle paie à ma place. Parce qu'elle préfère qu'on le fasse plutôt que se restreindre parce que je n'ai pas l'argent pour.

Je lui demande alors si cette organisation ne le dérange pas, mais comme d'autres participants il n'aime pas parler d'argent. En effet, comme relevé plus haut, l'argent est un tabou dans beaucoup de couples car cela est contraire « à l'idéal fusionnel d'une relation amoureuse » (Benmoyal-Bouzaglo et Paraschiv, 2021, p.17). Ce sujet les mettant « mal à l'aise », beaucoup semblent mettre en place des stratégies inconscientes pour le détourner : certains me disent que pour eux l'argent n'a pas tant d'importance que cela, qu'ils ne sont pas très regardants sur qui dépense pour quoi dans le couple. Cependant, comme le montre Henchoz, « des inégalités [peuvent] surgir dans un contexte où les partenaires valorisent le désintéret et la réciprocité » (2008, p. 65, cité par Roy, 2019, p.146) : le manque de communication et d'organisation concernant l'argent aboutit rarement à des conclusions heureuses.

Seuls Mathieu et Mona vivent ensemble à temps plein, leurs dépenses communes comprennent donc le loyer et les charges du kot, en plus des courses et des activités de loisirs communes. Clément vit quatre jours sur sept dans le kot de sa compagne, il paie cependant les charges, ce qui lui donne le droit de vivre dans la colocation sans payer pour une chambre entière. En ce qui concerne les autres participants, vivant soit en colocation ou chez leurs parents, les dépenses qu'ils ont en commun avec leurs compagnes sont les quelques courses alimentaires lorsqu'ils logent l'un chez l'autre, et des sorties.

Lorsque je leur demande comment ils gèrent les dépenses dans leur couple, tous me répondent opérer à 50/50. Bastien et Sacha utilisent des applications comme *Tricount*, cela leur permet de garder une trace de ce que l'un et l'autre dépensent et permet donc une véritable égalité entre les deux partenaires. Pour Bastien, garder un œil sur ses dépenses en couple semble

aller de soi : « on trouve ça plus normal qu'il n'y ait pas de raison qu'il y ait un qui paie plus que l'autre ». Alexis a également essayé de mettre en place un *Tricount*, mais sans succès : « on n'arrive pas à le tenir. Dans l'état actuel des choses, c'est un peu à la *one again*. », il tient cette négligence du fait que leurs dépenses sont finalement peu élevées : ils ne font que très peu de sorties et sont très attentifs aux dépenses pour les courses alimentaires. De ce que je peux observer, globalement tous les participants à l'enquête ont en tête l'importance d'une égalité, voire d'une équité économique au sein de leur couple, mais seulement deux participants sur les sept semblent réellement mettre en place des stratégies afin de s'assurer de ladite égalité. L'idée de faire au « *feeling* » est majoritairement relevée.

Cette négligence quant aux dépenses au sein du couple et leurs modes de gestion peut tenir de plusieurs facteurs : le fait d'être toujours aux études, de dépendre financièrement de ses parents et de ne pas avoir de salaire semblent être les principaux obstacles à un plan de gestion des dépenses. En effet, Bastien est encore étudiant, mais sa compagne a commencé à travailler. Sacha est salarié ainsi que sa compagne. Or, de tous les couples observés, ce sont les deux seuls qui ont adopté une stratégie afin de gérer leurs dépenses. Bastien évoque même l'avenir :

On s'est déjà dit que le jour où on a tous les deux un job, ça partira sûrement sur un moitié/moitié si on a un salaire similaire, mais s'il y en a un qui gagne bien plus que l'autre, ce serait alors cohérent de fractionner. On a déjà un peu abordé le sujet, même si on n'a jamais été confrontés à ça parce qu'elle a un travail, du coup elle a un salaire alors que moi pas.

Cette gestion de l'argent, une participation fractionnée en fonction du salaire de chacun-e, est également partagée par Clément qui envisage d'adopter cette stratégie à l'avenir lorsque lui et sa copine seront diplômés. Cette gestion de l'argent est propre aux couples hétérosexuels jeunes où la femme a un niveau d'études élevé et travaille (Roy, 2019, pp.144-145). Bien que tant qu'ils sont aux études, cette question de la gestion de l'argent reste assez floue, ils semblent pour la plupart avoir un « plan en tête » en ce qui concerne l'avenir : Mathieu me parle par exemple qu'il va se charger de créer un compte commun pour avoir une meilleure vision de leurs dépenses et rentrées d'argent. Si la question des finances reste vague pour beaucoup, la question de la répartition des tâches ménagères et de la charge mentale semble être tout de même, pour certains, être un peu plus claire.

L'inéquitable répartition des tâches ménagères : l'éternelle liaison aux privilèges masculins

Le partage inéquitable des tâches ménagères est probablement le trouble le plus visible au sein des couples hétérosexuels. Puisque la plupart des études sociologiques montrent que la « cohabitation hétérosexuelle signifie un surcroît de travail [domestique] pour les femmes*, et au contraire un allègement du travail pour les hommes » (Delphy, 2003, p.49). Les observations sociologiques et féministes portent cependant majoritairement sur les couples mariés avec enfants, mettant de côté les célibataires et les couples sans enfant, comme relevé par Christine Delphy (2003) :

Cela permet d'éviter la question de l'entretien des adultes ; à faire comme si seuls les enfants créaient la nécessité et le problème du travail ménager. Cela permet d'éviter de regarder en face ce que les chiffres disent pourtant clairement : les adultes aussi doivent manger, se laver, nettoyer leurs vêtements, leur vaisselle, etc. Toute personne a besoin de travail ménager (p.51).

Or, une étude de 2021 menée par Lamia Kandil et Hélène Périvier analyse la division du travail domestique en fonction du type d'union en France, à savoir les couples mariés, en union libre et pacsé. Les chercheuses montrent que les femmes* en union libre, un statut qui concerne les compagnes de mon enquête :

Effectuent la plus grande part du travail total du ménage, soit 52% (travail rémunéré et travail domestique) relativement aux femmes mariées et aux femmes pacsées, qui réalisent environ la moitié du travail total du ménage cohabitant. En outre, les femmes mariées et les femmes pacsées réalisent une plus grande part de travail domestique que de travail rémunéré, mais les inégalités sont plus prononcées pour les couples mariés. [...] les femmes cohabitantes effectuaient la même part de travail domestique que les femmes mariées, sans bénéficier de protections ou de compensations spécifiques pour autant [...] [le modèle matrimonial] encourage, du moins en partie, une division sexuée des rôles et attire les couples aux valeurs plus conservatrices, mais il inclut des garanties en cas de séparation pour les femmes (p.179).

Sont observables ici les enjeux structurels concernant le type d'union des couples hétérosexuels. Bien que la division sexuée du travail ménager soit plus marquée dans les couples mariés, les femmes* sont dans les faits « mieux protégées » dans le cadre du contrat de mariage que les femmes* vivant en union libre. Or, la manière la plus « simple » de régler l'épineuse question du travail ménager au sein du couple, sans devoir passer par des mesures institutionnelles, serait le *disempowerment* de l'homme (Dupuis-Déri, 2023, p.109). Puisque le nombre d'heures disponibles dans une journée n'est pas variable selon le genre, l'enjeu ici est une volonté de mettre ses privilèges de côté, s'octroyer plus de temps libre - ce que les hommes

semblent statistiquement plus se permettre - afin de prendre ses responsabilités au sein du ménage.

La totalité des participants vivent dans des colocations, si ce ne sont pas les leurs, ce sont celles de leurs compagnes : c'est le cas de Clément et Léo qui vivent encore chez leurs parents mais dans les faits passent la majorité de leur temps chez leurs copines. Or, tous, à l'exception de Romain, me rapportent que les tâches ménagères au sein de leurs colocations sont réparties et réglementées. En effet, Romain est le seul participant qui se trouve dans une colocation uniquement masculine, composée de lui-même et deux amis. Selon lui, il n'y a pas de répartition précise des différentes tâches ménagères. Je lui demande alors s'il n'y a jamais de plainte par rapport à cela, il m'avoue que oui la charge mentale repose principalement sur l'un de ses colocataires. Il dit cependant essayer un maximum de « passer derrière lui » surtout dans les espaces communs, en revanche dans sa chambre c'est différent « ça ne dérange que moi ».

Pour ce qui est des autres, dans la majorité des kots les tâches sont assignées par semaine à une personne différente, parfois elles sont même reprises sur un tableau à la vue de tous et toutes : des réunions sont organisées pour discuter de ce genre de sujet. Ce mode opératoire permet une bonne communication entre tous les colocataires et incite tout le monde, peu importe son genre, à s'investir. En somme, la vie en communauté incite les participants à s'investir au niveau des tâches ménagères. Mais nous pouvons légitimement nous demander si dans leur relation de couple cette volonté de participer à l'effort global se poursuit.

Dans la première partie de l'analyse, j'ai montré que l'éveil aux questions féministes s'était déclenché pour certains par une réalisation des injustices dans le couple de leurs parents, en ce qui concerne la répartition inégale des tâches ménagères et la charge parentale reposant essentiellement sur leurs mères. Nous pouvons penser que cette réalisation les inciterait à ne pas reproduire les comportements qu'ils décrient chez leurs figures paternelles. Cependant mes analyses montrent la complexité d'une mise en œuvre des idées féministes lorsque l'on touche directement à la question des privilèges masculins.

Les participants s'investissent dans leurs colocations. Une répartition et une communication claire des tâches en sont la raison évidente. Mais lorsque je leur demande comment se répartissent les tâches au sein de leur couple – donc en dehors des tâches communes liées à la colocation – c'est là que le bât blesse. Tous connaissent le concept de charge mentale, qui leur a été expliqué dans un premier temps, pour la plupart d'entre eux, par leur compagne.

Bien qu'ayant connaissance de ce concept et de l'impact direct qu'il peut avoir sur leur compagne, beaucoup semblent se déresponsabiliser et user de « tactiques masculines de résistance et de sabotage domestique » (Dupuis-Déri, 2023, p.112).

Bastien avoue que sa compagne fait plus souvent à manger que lui, mais si c'est les cas c'est « parce qu'elle est un peu plus organisée que moi à ce niveau-là », un discours similaire qu'il avait à l'égard de sa propre mère. Léo justifie son manque d'investissements par le fait qu'on ne lui a jamais appris : « on ne m'a jamais appris à cuisiner [...] je ne sais pas comment faire une machine à laver », ses lacunes provoquent chez lui un malaise « si tu me dis de faire quelque chose je vais le faire, mais quand je vais le faire tu vas te dire "putain il faut repasser derrière" ». Un manque d'autonomie liée à son éducation genrée et dont il est conscient, puisqu'il relève la contradiction dans l'éducation de sa copine « elle, sa maman lui a appris à cuisiner. Alors que son frère mange des plats réchauffés tous les jours alors que c'est la même famille. Ils ont appris à la fille et pas au garçon, mais c'est un truc traditionnel ». Léo semble ici utiliser dans le répertoire des tactiques de résistance celle de « l'absence d'autonomie » (p.113), mais il ne semble pas se rendre compte, du coup, que toute la charge repose sur sa compagne.

Clément, éprouvait de réelles difficultés à accomplir certaines tâches domestiques, en particulier pendant son adolescence. Aujourd'hui, il essaye de s'améliorer. Cependant, je ne peux m'empêcher de remarquer chez lui un discours issu d'une éducation genrée. Quand il me parle de la fréquence à laquelle lui et sa copine font le ménage dans le kot il me dit « c'est souvent quand elle a envie ou quand moi je vois que c'est sale ». Je ne peux m'empêcher de relever que pour parler de sa copine il a employé le terme « d'envie ». Même si lui, ainsi que les autres, ont probablement énoncé cela sans arrières pensées, cette façon de parler d'elles comme étant « plus organisées », « plus maniaques », ou faisant le ménage par « envie » est un produit de leur éducation genrée.

Nombreux sont ceux qui ont intellectualisé les inégalités dans le couple de leurs parents, mais ils semblent inconscients des mécanismes de domination et des privilèges dont ils bénéficient au sein de leur propre couple. Pourtant, la plupart estiment fournir des efforts en matière d'investissements dans les tâches ménagères, ou du moins prendre vraiment conscience de tout le travail invisible, comme l'énonce Clément :

Je commence à voir le travail qui est invisible de base. Et je me dis, tout le travail que je ne vois pas encore ? Quelle taille il fait ? Ça me travaille à l'occasion, quand j'y réfléchis.

Mais ouais, j'ai conscience qu'il y a un monde [que je ne vois pas], en tout cas, c'est une bonne première étape.

Ainsi, au-delà de la conscientisation, qu'est-ce qui est matériellement mis en place par les participants pour réduire la charge mentale de leur partenaire ? D'après les résultats des entretiens, les actions sont encore bien timides. L'entretien de Mathieu me donne tout de même un indice que oui, il est possible pour certains hommes de déconstruire leurs privilèges afin d'atteindre une équité dans leur couple. Sa compagne a une année académique beaucoup plus chargée que lui, il a donc pris les choses en main :

Je sais que parfois ça l'a mis mal à l'aise pendant l'année que je m'occupe plus de la cuisine et de la vaisselle. Et donc je la laisse prendre la place qu'elle veut prendre. Mais dans l'idée, elle a une année beaucoup plus lourde que moi niveau cours avec des horaires terribles. Elle a fait des stages avec des temps de trajets infâmes, elle a une année beaucoup plus lourde que moi. Donc j'essaie de lui épargner ça en plus quoi. Parce que bah j'ai plus de temps. C'est aussi un peu dans un esprit d'équité plus que d'égalité qu'on fait ça [...] et quand Mona fait un truc, je la valorise, je la remercie, je lui montre que je vois qu'elle a fait quelque chose, que je le reconnais et que je lui suis reconnaissant. Je pense que, d'une certaine façon, je m'en veux de ne pas avoir assez valorisé ma mère et du coup maintenant j'essaie d'être plus explicite là-dessus aussi. Et donc voilà, j'essaie d'être reconnaissant explicitement.

Pour les participants, la répartition des tâches ménagères et la gestion des dépenses financières semblent, à leurs yeux, des problématiques éloignées de leur vie d'étudiants vingtenaires. Mais il y a un enjeu qui les concerne cependant tous directement : la sexualité. Sur ce sujet, tous ont beaucoup à dire.

La sexualité au sein du couple et rapports à la masculinité

Je mentionnais plus tôt dans l'analyse les lacunes avec lesquelles démarraient les jeunes hommes quant à l'éducation à la sexualité au cours de leur adolescence. Le passage à l'université et à une sexualité relationnelle a bouleversé, pour beaucoup, leurs conceptions à propos de ce sujet. Comme l'explicitent Barbara Blum et Emmanuelle Santelli (2023) :

La démocratisation d'un idéal d'égalité entre les sexes participe à la légitimation croissante des revendications féministes, contribuant à un processus de déconstruction alimenté par les contenus disponibles sur internet. Les compagnes ainsi que les amies des hommes enquêtés constituent un relais important de ces idées féministes qui tendent à influencer leur vision de la sexualité (p.70).

Ce relai par des connaissances féminines se confirme dans mes entretiens, Clément par exemple, explique avoir découvert le compte Instagram *Orgasme et Moi*⁹ sur les recommandations d'une amie lorsqu'il avait 18 ans. Mathieu mentionne également l'importance de cette page Instagram dans sa représentation de la sexualité, ainsi que les conversations qu'il a pu entretenir avec son entourage féminin. Globalement, tous expliquent avoir des conversations décomplexées et régulières sur la sexualité avec leurs compagnes. En effet, le sexe qui pouvait être un sujet tabou lorsqu'ils étaient plus jeunes, ne l'est dorénavant plus au sein des couples des participants.

Les raisons de cette communication libérée semblent être d'une part motivée par un désir de réciprocité au sein du couple : tous font mention de l'importance du désir et du plaisir réciproque. Certains parlent de la sexualité comme « une expérience à vivre à deux » à l'instar de Clément, ou de Mathieu « on est tous les deux très sensibles à ce que ce soit chouette pour l'autre », Bastien « j'en profite mieux, si je sais que ça va chez elle. Je trouve que c'est plus agréable fondamentalement ». La réciprocité est un élément central de ce que Blum et Santelli (2023) appellent la « sexualité sympathique », une sexualité répondant aux idées féministes (Albenga et Jacquemart, 2015, p.109).

De plus, ils présentent la communication comme servant à faire comprendre à la partenaire qu'ils se soucient d'elle, comme en témoigne Léo « naturellement enfin moi c'est une question que je pose systématiquement après un rapport. En mode, est-ce que t'as kiffé ? Est-ce que c'était bien ? Est-ce que je t'ai fait mal ? », pour les participants, poser ce genre de questions à leurs partenaires renvoie à l'idée de se soucier du bien-être et du plaisir de l'autre. Dans le cas de Clément, entre autres, je lui demande : « ça vous arrive parfois d'avoir des discussions après les rapports pour savoir si tout était OK ? » ce à quoi il me répond dans un premier temps être solide théoriquement à propos des enjeux liés au consentement dans les relations sexuelles, la majorité de ce qu'il a appris est issu des ressources féministes en ligne :

Depuis que j'ai vu tous ces contenus féministes sur l'importance du consentement, je sais quelle part ça joue le fait de consentir et de discuter dans le fait d'avoir du plaisir dans ta relation. En tout cas pour ce que j'ai vécu... C'est quelque chose que je discute souvent.

⁹ Page Instagram créé en 2019 par la sexologue, autrice, enseignante et créatrice de contenus française Charline Vermont. Suivie par plus de 770 000 personnes, elle y développe dans une perspective éducative, une vision de la sexualité bienveillante, progressiste et féministe.

Cependant, malgré l'intégration de la primauté du consentement dans le cadre sexuel, il m'explique au cours de l'entretien qu'une fois il n'a pas respecté le consentement de Céleste lors d'un rapport sexuel, suite à un manque de communication :

C'était vraiment bizarre parce que pour le coup j'avais dit un truc qui faisait qu'elle se sentait obligée à avoir le rapport et moi c'était juste dans le jeu comme on avait l'habitude. J'ai pas senti que... Enfin tu vois j'ai mis cette minute à sentir qu'il y avait ce *switch*.

Clément dit avoir suivi le « script » habituel de leurs rapports, mais que cela ne s'est pas passé comme prévu. Il explique avoir directement stoppé le rapport, lui-même étant choqué de la situation. Ils en ont discuté ensuite ensemble, ce qui leur a permis de mettre au clair ce qui n'avait pas fonctionné cette fois-là. Clément est désormais formel, le consentement, le plaisir et les contrariétés, tout doit être formulé oralement :

C'est pas pour une question de performance, pour savoir « Oh, est-ce que je l'ai bien baisé ou pas ? ». Non, c'est plus pour savoir, est-ce que t'as kiffé aussi ? Qu'est-ce qui a été, qu'est-ce qui n'a pas été ? Qu'est-ce qu'on peut changer si jamais les trucs n'ont pas été ?

Clément relève ici un élément faisant partie intégrante de la sexualité masculine hégémonique : la performance. Dans les différents témoignages, je perçois que la communication est un élément fondamental à une relation sexuelle saine et éclairée puisqu'elle permet d'exprimer le désir de réciprocité mais également de donner un cadre à la relation sexuelle par un consentement explicite. Cependant, on peut également penser qu'il y a ici un besoin de se rassurer sur sa performance sexuelle, puisque Barbara Blum et Emmanuelle Santelli (2023) ont explicité que les jeunes hommes proféministes issus de leur corpus – des profils semblables à ceux des sept participants – valorisent une « masculinité sympathique » (p.73) se distinguant de la figure repoussoir d'une masculinité hégémonique caractérisée par le machisme et le virilisme, ils éprouvent cependant une incapacité à outrepasser les normes de genre puisqu'il « persiste un attachement à la virilité qui continue d'être perçue comme une façon de définir le masculin » (p.78). La performance sexuelle des hommes est indissociable d'une figure masculine hégémonique. Or, Clément affirme que ces questions post-sexe ne sont pas liées à un besoin de se rassurer ou d'affirmer sa masculinité. Bien que la thèse de Blum et Santelli soit pertinente, je pense tout de même que la communication sexuelle comme elle est présente dans les couples enquêtés reflète plus cet intérêt au bien-être et au consentement des partenaires qu'à un désir/besoin de conforter son égo. Et cela relève pour moi d'une preuve de la matérialisation d'idées féministes.

Lorsque je demande aux participants s'ils ressentent, ou ont déjà ressenti, une pression vis-à-vis de leur performance sexuelle, nombreux me disent que c'était le cas au début de leur vie sexuelle – il n'y a donc pas si longtemps – mais que c'est l'une des premières choses qu'ils ont déconstruites lorsqu'ils se sont intéressés au féminisme, lors de l'entrée aux études supérieures comme je l'ai mentionné précédemment. Certains évoquent également que le type de relation influe sur la pression qu'ils peuvent se mettre, comme Léo qui compare la sexualité dans le cadre d'une relation à long terme à celle « du coup d'un soir » un type de relation dont il ne comprend pas l'intérêt et dont il se distancie :

Maintenant, j'estime m'en être assez fort, détaché [de la pression liée à la performance], déjà par le fait que je suis dans une relation à long terme. Bah si la performance n'est pas ouf c'est pas grave. Et donc j'imagine qu'un coup d'un soir, la performance est plus importante. Je ne sais pas, j'ai jamais essayé.

Ce témoignage vient contrecarrer les observations d'une « phobie masculine de l'engagement face à l'étendue des relations potentielles » (Santelli, 2019, p.38). Dans leurs relations amoureuses actuelles, les enquêtés font état d'un désir d'engagement à long terme, ce qui traduit une confiance dans leur relation de couple et en ce qui concerne leur vie sexuelle un cadre bienveillant et respectueux.

Au-delà de la communication qui est présentée comme un élément fondamental par les participants pour aboutir à une relation sexuelle saine et éclairée, je remarque également la place particulière que tiens la sexualité en elle-même au sein du couple. Pour certains, la sexualité est vue comme « primordiale », Sacha exprime que « c'est une partie intégrante d'une vie de couple et qu'il faut que les deux se sentent bien, que ça se passe bien sexuellement pour que ça se passe aussi bien au niveau de la relation ». D'autres comme Léo et Clément, reconnaissent que la sexualité est un élément important d'une vie de couple, mais qu'elle tient une place qu'on peut voir comme secondaire. Léo, « trouve qu'il est important de désirer son partenaire, mais je ne suis pas quelqu'un qui... Si sexuellement on ne se comprend pas, ce n'est pas un motif de rupture pour moi ». Clément présente un témoignage intéressant en ce qui concerne la régularité des rapports et l'importance qu'il accorde à la sexualité :

Je n'ai pas besoin d'avoir des rapports sexuels dans mon couple pour me sentir bien dans mon couple [...] Enfin je le sais parce que je l'ai vécu. J'ai traversé le désert, enfin pas affectif, mais sexuel avec mon ex. Où, parce que le stress, parce que la pilule, parce que le manque de libido, parce que plein de trucs. Et j'étais tout à fait bien dans ma tête et dans mon corps. C'est plus quand ça n'allait pas dans ma tête qu'il y avait des problèmes dans mon couple. Ou dans la

tête de l'autre qu'il y a des problèmes dans le couple, parce qu'il y a des frustrations qu'on ne sait pas travailler ou sur lesquelles on ne sait pas revenir

Par ce discours, Clément outrepassa l'idée de la sexualité masculine hégémonique d'un désir irrépressible et androcentré, il me dit utiliser « son jardin secret » parfois un peu plus souvent, mais cela ne semble pas être un problème. Cependant, certaines caractéristiques liées à la « disponibilité sexuelle » (Thomé, 2022), élément indissociable de la sexualité hétérosexuelle, sont observables dans les couples du panel, notamment en ce qui concerne les moyens de contraception utilisés.

Lorsque nous abordons le sujet de la contraception, j'observe une récurrence quant à la vision que les enquêtés ont à la fois de la pilule mais aussi au préservatif. Sur les sept, cinq expriment la défiance qu'ils ont à l'égard de la pilule contraceptive féminine, ils la considèrent comme « pas pratique », voire comme une « belle saloperie ». Dans les cinq entretenant ce discours, deux de leurs partenaires ont arrêté la pilule et deux autres envisagent de le faire dans un futur proche. En effet, selon Cécile Thomé (2024) chez les jeunes femmes* :

On constate une défiance assez généralisée à l'égard de la consommation des « hormones », qui n'est pourtant que rarement directement associée à des effets indésirables ressentis suite à l'usage de méthodes hormonales. Ces effets dits secondaires (prise de poids, fatigue, émotivité, baisse de libido, migraines, acné, etc.) sont néanmoins très souvent signalés au fil des entretiens (p.90).

Par exemple Billie la copine de Bastien a arrêté la pilule car « elle trouvait que les hormones ne lui convenaient plus. Du coup, elle avait envie d'arrêter voir ce que ça allait donner et de ce que j'en vois elle est très contente. Je pense que c'est mieux pour elle ». Ils se sont alors tournés vers le préservatif, il m'avoue avoir appréhendé dans un premier temps ce « retour au préservatif » que beaucoup d'hommes voient comme une « régression », mais dorénavant il ne conteste pas ce moyen de contraception, « qu'est-ce que je peux y faire, c'est son corps. C'est pas comme si j'avais trop mon mot à dire là-dessus non plus ». Alexis qualifie l'utilisation du préservatif comme un « geste de base », c'est le seul moyen de contraception dans son couple car sa copine n'a pas envie de prendre la pilule : « C'est un choix qui me va, j'ai pas de problème avec ça ». Bastien et Alexis acceptent donc le choix de leurs compagnes, puisque « les hommes apparaissent comme étant peu légitimes pour décider des méthodes contraceptives qu'ils souhaitent utiliser, probablement parce que la plupart des moyens disponibles permettant d'éviter une grossesse agissent sur le corps des femmes » (Le Guen, Rouzard-Cornabas, et Ventola, 2021, pp.158-159) acceptant de fait leurs décisions à elles.

La situation est un peu plus complexe pour certains couples qui expriment un désir de s’émanciper des hormones mais qui pour plusieurs raisons rencontrent des difficultés. Léna, la copine de Léo, souhaitait arrêter la pilule mais malheureusement après avoir dû subir une longue errance médicale afin de comprendre l’origine de douleurs menstruelles qu’elle ressentait, Léna utilise toujours la pilule. Ils ont pendant un temps envisagé d’utiliser des slips chauffants, mais ont trouvé que cette méthode contraceptive n’était pas assez pratique, « le problème c’est qu’il faut les porter et que du coup pour des dérapages disons, c’est plus compliqué du coup. Voilà, on est resté là-dessus [sur la pilule] ». Cette conception du manque de praticité renvoie selon moi à une vision plus globale de la « disponibilité sexuelle » que je développerai plus tard dans cette analyse.

Dans le cas du couple formé par Clément et Céleste la réflexion quant à la contraception masculine a été poussée plus loin. Il exprime avoir vraiment voulu prendre en main cette charge : « On a cherché du côté de la contraception thermique parce que moi je voulais prendre la charge, contraception thermique ou hormonale chez les mecs. » mais Clément souffrant de problèmes de santé chronique, son médecin lui a tout simplement déconseillé d’adopter ces techniques contraceptives. Céleste se sentait plus à l’aise, selon lui, d’assumer cette charge, elle utilise donc des anneaux hormonaux. Et enfin, Mona la compagne de Mathieu continue son traitement hormonal, pendant que se met en place la contraception thermique de Mathieu. De tous les participants, il est le seul à avoir poussé encore plus loin le processus de la contraception masculine :

Je le fais pour nous et pour elle. Mais je ne cache pas que d'une certaine façon, je suis content de le faire aussi parce que je vais pouvoir participer plus activement à ça. [...] J'ai déjà pris des contacts pour participer à des études. En gros, je devrais juste envoyer mes bilans d'examens en France, puisqu'il y en a qui font ça à Bordeaux ou à Lyon. Des suivis pour que les gens qui travaillent sur la contraception masculine thermique aient des données et du coup puissent essayer de faire avancer le truc, parce que j'aimerais bien que ça se répande un peu plus, parce qu'officiellement c'est toujours pas encore reconnu comme un moyen de contraception. Et ce serait chouette parce que je pense qu'il y a le côté où ça motiverait plus de gens quand ça sera officiel aussi. Bon après il y a le problème des financements, où voilà c'est du marketing plus qu'autre chose. Mais du coup, je suis content de le faire aussi d'un point de vue féministe.

Ces témoignages montrent toute la problématique à la fois systémique et conjoncturelle liée à la prise en charge de la contraception par les hommes dans un couple hétérosexuel. Tout d’abord, bien que tous les trois aient exprimé un intérêt et aient entrepris des démarches – à des

degrés différents – afin de mettre en place une contraception masculine thermique, finalement la charge contraceptive repose toujours sur leur copine. Si dans le cas de Mathieu cela est temporaire, Clément et Léo justifient cette décision comme étant celle de leur compagne, puisque selon eux cela les rassurait de prendre en charge elles-mêmes leur contraception. D'une part, pour la raison que « ce ne sont jamais les hommes cis qui portent l'échec de la contraception » (Serna, 2022, p.85) puisque ce sont les personnes menstruées qui subissent les conséquences d'une grossesse. D'autres part, au-delà des femmes*, ce sont les médecins qui sont réticents à confier la charge contraceptive aux partenaires masculins, puisque selon Le Guen *et al.* (2021) la sexualité masculine est encore perçue comme étant « pulsionnelle », ce qui aux yeux du corps médical est « incompatible avec l'adoption de pratiques préventives » (p.159). Cela va de pair avec l'idée de la permanente « disponibilité sexuelle des femmes » comme développée par Cécile Thomé (2022) expliquant que dans la sexualité hétéronormative, la femme se perçoit inconsciemment comme un « objet » tandis que l'homme se perçoit en tant que « sujet » (p.289), ainsi si l'on part du principe que le contrat hétérosexuel implique que la sexualité masculine soit « pulsionnelle » et la sexualité féminine « modeste » et « malléable » (p.284) en ce qui concerne la contraception, la pilule permet cette disponibilité et spontanéité :

L'attachement à la spontanéité se manifeste aussi dans le cadre de relations de couple de plus long terme. L'étude des discussions autour de l'adoption de méthodes contraceptives ne permettant pas une disponibilité permanente du corps féminin, comme les méthodes dites « naturelles » de contraception, témoigne également de la difficulté que peut représenter, pour les hommes, le renoncement à la disponibilité permanente de leur partenaire (p.291).

Le fait que les enquêtés critiquent dans un premier temps la pilule pour son côté non-pratique, puis dans un deuxième temps, bien que s'intéressant aux méthodes contraceptives masculines les critiquent également pour les mêmes raisons, dévoile selon moi toute l'ambivalence autour de ces questions. Concrètement, il n'existe à ce jour aucune méthode contraceptive parfaite, de nombreuses femmes* remettent en question le rôle des hormones, mais comme le montre Thomé (2024) « en remettant en cause l'usage des méthodes hormonales, les femmes ne réclament pas moins de contraception, mais une contraception plus adaptée à leurs besoins » (p.95). Le problème étant que les hommes sont rarement inclus dans ces débats, alors qu'ils pourraient y prendre un rôle, ceux-ci « gardent une distance confortable avec le sujet » (Serna, 2022, p.83) alors que beaucoup partagent l'avis de leurs compagnes quant au désagrément de penser à prendre sa pilule tous les jours. Bien que certains, comme Léo, se chargent de le rappeler à leur copine, ou que d'autres comme Sacha se disent prêt à « inverser

cette charge », dans les faits, les obstacles quant à une véritable implication masculine dans la contraception semblent à ce jour encore trop nombreux. Certains facteurs institutionnels ne sont pas de leurs ressorts, mais je ne peux m'empêcher de voir qu'ils sont tout de même dans un certain « confort » qui n'est pas sans rappeler la notion de « privilèges masculins ». Pourtant, selon Elodie Serna (2022) :

Les hommes qui recourent à la CM [contraception masculine] semblent fréquemment engager une interrogation par rapport à leur corps, leur sexualité et leur genre, c'est-à-dire à la masculinité et à la dimension hiérarchique de la différence des sexes. Cela n'implique pas nécessairement que cette réflexion aboutisse à des conclusions favorables à l'égalité femmes-hommes ni qu'ils remettent en cause de façon systématique la division sexuelle du travail, mais il est notable que le fait de s'occuper de sa contraception est une voie qui amène à interroger autre chose que la contraception (p.88).

D'où le fait que Mathieu relève l'enjeu féministe derrière sa démarche. Cependant, je pense qu'il ne faut pas non plus tomber dans l'exagération que tous hommes qui ne prennent pas en charge la contraception sont forcément dans le tort. J'ai explicité précédemment les raisons structurelles qui sèment d'embûches le parcours de ceux qui souhaitent s'y investir. De plus, on ne peut pas blâmer celles qui souhaitent prendre en charge leur contraception. Je pense en revanche, que dans le cas d'un couple cette décision ne doit pas être prise de fait. Or, dans la quasi-totalité des entretiens, les participants expliquaient que la contraception avait été un sujet longuement discuté au début de leur relation, ce qui a mené pour certains à une reconsidération de la charge contraceptive comme l'illustrent les témoignages de Mathieu, Alexis et Bastien. Comme le résumant Le Guen et *al.* (2021) :

Notons toutefois que, si en entrant dans une relation stable, les hommes sont amenés à transmettre à leur partenaire la responsabilité contraceptive du couple, ils semblent cependant connaître le type de contraceptif utilisé, ce qui suggère d'autres formes d'implication de leur part, comme rappeler à sa partenaire de prendre sa pilule ou de se rendre à la pharmacie pour acheter la méthode. La méthode utilisée au sein des couples pourrait être alors discutée, voire faire l'objet d'un choix après que les deux partenaires se sont exprimés (p.177).

Si la contraception peut aider à remettre en question les « scripts sexuels de l'hétérosexualité » (Serna, 2022, p.89), l'adhésion à des idées féministes permet également de repenser sa sexualité de manière globale ainsi que sa masculinité. Si la plupart des enquêtés décrivent leur sexualité comme épanouissante et surtout égalitaire : aucun n'exprime de frustrations dans le fait de devoir potentiellement se réfréner. Certains estiment tout de même

y voir un déséquilibre en ce qui concerne l'initiation au rapport. Si la régularité ne semble pas être un problème, ils disent tout de même que la plupart des rapports sexuels sont de leur initiative. Mathieu dit par exemple de sa compagne qu'elle a du mal à prendre des initiatives par rapport au sexe et qu'ils éprouvent certaines difficultés à communiquer sur leurs désirs :

Je pense que d'une certaine façon, elle attend ça de moi, que ce soit moi qui lance... Des fois, j'aimerais bien que ce soit plus elle. Ne serait-ce que pour le côté communication parce que parfois, moi j'ai l'impression qu'elle n'est pas dans le *mood*. Et du coup, fondamentalement, j'ose pas, je fais rien. Et c'est déjà arrivé certains soirs où j'ai l'impression qu'elle n'est pas dans le *mood* du tout, le lendemain alors, implicitement et jamais sous la forme de reproches ou quoi, elle peut me laisser entendre que c'est ce qu'elle aurait attendu de moi la veille. J'aimerais bien parfois, ne serait-ce qu'un signal, un truc. Mais j'avais vraiment pas cette impression-là [qu'elle n'avait pas envie]. Et donc j'ai pas osé du coup.

Romain exprime également cette frustration d'être constamment dans la position d'initiateur et laisse entendre qu'il peut aussi être agréable en tant qu'homme de se laisser porter. Bastien exprime également qu'il a généralement plus envie que Billie, mais que cela est en train de changer, surtout depuis que cette dernière a arrêté la pilule. Ces témoignages contrastent avec ceux de Clément, Alexis ou Sacha qui déclarent avoir une libido similaire à celle de leur compagne. Ce que Clément qualifie de « bizarre », cela montre à quel point dans un contexte hétérosexuel nos représentations vont tendre vers une libido masculine beaucoup plus imposante.

Pourtant malgré cette position d'initiateur de l'acte qui peut apporter des frustrations à certains, tous disent avoir une sexualité active et que leur intérêt pour le féminisme l'a même « révolutionnée ». Certains, comme Sacha, mentionnent que le féminisme leur a permis d'être « plus ouvert à l'autre, à ses pensées et ses désirs », Romain se dit être « plus à l'écoute », Bastien parle d'avoir une sexualité beaucoup plus réciproque. D'autres sont plus explicites : Mathieu dit notamment que cette déconstruction d'une sexualité masculine hégémonique l'a poussé à tenter de nouvelles expériences, à explorer une nouvelle sensualité et être au plus près de ses émotions pour « vivre les choses plus intensément ». Alexis me dit ne pas avoir de rapports pénétratifs, ce qu'il considère comme « un petit dénominateur commun », selon lui le féminisme lui a permis de vraiment « faciliter la conversation » et de passer outre la performativité virile qui passe en outre par l'injonction à la pénétration vaginale. Clément se dit très content d'avoir eu accès vers ses dix-huit ans à du contenu féministe sur Internet où :

On te dit que c'est normal de juste vivre le rapport comme il est et ne pas chercher quelque chose de ce rapport. Et de juste prendre le positif quand il vient. Et c'est tellement bien en fait, parce que t'as pas de pression, t'as pas de stress.

Il considère cette baisse de pression, liée à un questionnement de sa masculinité, comme « émancipatrice ». On observe donc ici que globalement l'adhésion aux idées féministes permet aux enquêtés de vivre une sexualité plus épanouissante. On peut rester critique quant à ces discours, comme le sont Blum et Santelli (2023) :

Toutefois, la déconstruction d'un certain nombre de pratiques et de représentations ne semble pas toujours s'accompagner d'un changement profond. En effet, nous pouvons conclure que si les enquêtés s'attachent à construire un discours valorisant des rapports égalitaires entre les sexes — qui se traduit dans le domaine de la sexualité par la valorisation d'un script de réciprocité et un contre-modèle viril —, la réalité s'avère plus complexe. Il persiste un attachement à la virilité qui continue d'être perçue comme une façon de définir le masculin. Si ce rapport complexe à la virilité est invisibilisé par les hommes enquêtés au profit d'une représentation binaire de la masculinité (virile ou « sympathique »), c'est bien parce que se présenter comme « sympathique » permet aussi de se distinguer des hommes dits virils qui n'intègrent pas ces nouvelles dispositions. Par ailleurs, on peut s'interroger sur le fait que la masculinité et la sexualité dite « sympathiques » pourraient également être une stratégie pour maintenir la subordination des femmes (pp.77-78).

Lorsque je leur demande comment ils se sentent dans leur masculinité, beaucoup me parlent d'avoir pris conscience de faire partie d'une sorte « de moule sociétal » : leur éducation genrée familiale, par les pairs, les institutions scolaires ; et de vouloir petit à petit s'en émanciper. Mais cette « quête identitaire » me semble plus personnelle et « authentique » qu'intéressée. On peut évidemment critiquer les intentions derrière une appropriation par les hommes d'idées féministes. Mon analyse a montré qu'au-delà du discours certaines actions mises en place sont encore bien timides. Cependant, je reste optimiste : je pense que les jeunes hommes que j'ai rencontrés ont tout de même « la volonté de changer ». La sexualité est probablement le domaine où la performativité d'une masculinité hégémonique est la plus prégnante, et bien qu'une distinction claire soit observable entre la « masculinité sympathique » développée par les enquêtés et la masculinité hégémonique dont ils se distancient, c'est peut-être dans le cadre le plus intime, celui de la chambre à coucher, que se trouvent les matérialisations les plus visibles de leur engagement féministe.

Conclusion

Le but de ce mémoire était de saisir, au-delà du discours, la matérialité de l'engagement féministe au masculin au sein du couple hétérosexuel. Cette recherche m'a permis d'explorer, à travers sept entretiens, les grandes thématiques féministes de la matérialisation de la domination masculine dans le cadre hétéronormatif : la domination financière, la répartition inégale des tâches domestiques et la sexualité comme domaine prégnant de la domination.

Nous avons donc pu voir que tous les enquêtés sont issus d'une socialisation genrée qu'ils ont commencé à remettre en question lors de leur entrée aux études supérieures. Cette période coïncide avec un éloignement du milieu familial – pour ceux vivants en colocation – ainsi qu'un éloignement des camarades de secondaires et donc une fréquentation de nouvelles personnes avec des idées différentes : ce qui a incité certains à s'investir dans des groupes politiques ou militants. Cette période transitoire est également marquée par le début de relations de couple, qui ont provoqué chez certains de véritables changements comportementaux à l'égard des femmes*. Si les jeunes hommes enquêtés pouvaient être dans une posture plus « subordonnée » lors de leurs études secondaires, l'entrée aux études supérieures et la transformation de leur masculinité en accord avec les valeurs d'équité et les idées féministes les ont placés dans une posture plutôt « hégémonique » au sein d'une « nouvelle masculinité positive ».

Nous avons également pu observer, en ce qui concerne la vie de couple, que les enquêtés se sentent encore trop peu concernés par les questions financières – puisque sur les sept, six d'entre eux sont toujours étudiants – mettant en avant la spontanéité de leur organisation, sans toutefois se rendre compte que cette spontanéité peut porter préjudice au plus petit revenu du couple. Sur ce point, bien qu'ils aient un discours sur l'importance d'une égalité économique entre les deux membres du couple, force est de constater qu'ils ne mettent pas en place des stratégies afin d'atteindre cette égalité qu'ils plébiscitent tant.

Le constat est relativement similaire en ce qui concerne la répartition des tâches ménagères. Les jeunes hommes enquêtés vivent majoritairement dans des colocations au sein desquelles, généralement, les tâches ménagères sont équitablement réparties entre chaque colocataire. Cependant, bien qu'ils aient exprimé des critiques vis-à-vis de la répartition inégalitaire des tâches domestiques et parentales au sein de leur famille, certains ne semblent pas remarquer les inégalités au sein de leur propre couple. Beaucoup assument tout de même

que leurs compagnes ont une plus grande charge mentale qu'eux à ce sujet, mais ils semblent voir cela comme une « fatalité » ou bien balaièrent le sujet avec des phrases trop vagues de types « oui je dois encore faire des efforts ». Si changer ses habitudes ne se fait pas du jour au lendemain, il est toutefois difficilement acceptable de remarquer cette inégalité et ne pas y mettre les efforts nécessaires pour y pallier. Un *disempowerment* est nécessaire, et il ne peut venir que d'une volonté des hommes à ré-équilibrer la charge mentale au sein des couples hétérosexuels.

Selon mes analyses, la matérialité des idées féministes chez les jeunes hommes est particulièrement observable dans le domaine de la sexualité. Les enquêtés semblent avoir largement intégré les notions de consentement et d'importance de l'écoute et de la communication au sein des rapports sexuels. Cependant, leur relation à la contraception est encore ambivalente. D'une part, ils semblent être sur la même longueur d'onde que leurs compagnes qui – comme énormément de jeunes femmes* dans la vingtaine – remettent en question la contraception hormonale, en particulier la pilule contraceptive. D'autre part, bien qu'ils montrent un intérêt pour les contraceptions masculines et l'inversion de cette charge, au-delà des obstacles structurels, ils discréditent ces moyens contraceptifs comme « peu pratiques » et s'en distancent donc. Or, si les moyens de contraception féminins viennent avec leur lot d'inconforts, il en est de même pour les masculins : mais la charge retombe systématiquement sur les femmes*, qui statistiquement préfèrent s'en charger de toute manière. Cette insatisfaisante conclusion me pousse à croire que la meilleure manière d'agir ici est d'appuyer sur l'importance de la communication au sein des couples à ce sujet. En ce qui concerne les enquêtés, tout porte à croire que ces discussions ont été clairement menées avec leurs partenaires.

La sexualité, quant à elle, est un domaine où l'application d'idées féministes et la déconstruction d'une masculinité hégémonique sont les plus observables, même s'il est certes légitime de critiquer cette appropriation du féminisme dans un but romantico-intéressé. D'après les témoignages des jeunes hommes enquêtés, le féminisme a été une véritable plus-value au sein de leur couple, leur donnant de meilleurs outils pour être plus à l'écoute, mieux communiquer et se détacher de la pression liée à la performativité virile. Tout cela porte à croire que l'appropriation d'idées féministes a surtout eu un résultat émancipateur avec pour effets un réel épanouissement sexuel pour les deux parties.

En somme, bien que certaines actions soient encore trop timides et que certains discours ne soient pas en corrélation avec leurs actions, j'observe ici une tendance à une volonté de

changement. Ce n'est évidemment pas suffisant, mais je pense qu'il est vain d'attendre un changement radical et rapide : au-delà du *disempowerment* sur lequel ils peuvent aisément agir, de nombreuses réalités structurelles creusent encore les écarts entre les genres : l'école et la famille, en particulier, participent à l'intégration des normes de genre profondément ancrées dont il n'est pas aisé de se défaire.

Il serait également intéressant de poursuivre cette étude avec un panel plus large et diversifié. Mon analyse à l'instar de la plupart des études sur le féminisme au masculin, inclut majoritairement des profils blancs issus de la classe moyenne/haute et éduqués : une conséquence de la posture hégémonique dont font figure les jeunes hommes proféministes, mais qui n'intègre pas des figures de masculinités subordonnées. Il serait également pertinent, puisque cette étude se penche sur le cas des couples hétérosexuels, de faire intervenir les partenaires des enquêtés, étant donné la différenciation de regard en fonction du genre sur des mêmes sujets peut apporter de nouveaux éléments d'analyse.

Bien que perfectible, cette étude me semble donner un bon point de départ afin de comprendre comment les jeunes hommes proféministes perçoivent leur engagement, quelles réalités matérielles en ressortent et sur quels points nous pouvons activement travailler afin de réduire – pour ne pas dire complètement démanteler – les inégalités persistantes au sein des couples hétérosexuels. Bien qu'il y ait encore beaucoup de chemin à parcourir, je terminerai sur ces mots de bell hooks à propos des hommes proféministes, « des hommes comme ceux-là sont nos véritables camarades de lutte. Leur présence dans ma vie me nourrit d'espoir » (2021, p.225).

Bibliographie

- Albenga, V. et Jacquemart, A. (2015). Pour une approche microsociologique des idées politiques : Les appropriations ordinaires des idées féministes. *Politix*, 109, 7-20. <https://doi.org/10.3917/pox.109.0007>
- Albenga, V. et Bachmann, L. (2015). Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture. *Politix*, 109, 69-89. <https://doi.org/10.3917/pox.109.0069>
- Aronson, P. (2015). Féministes ou postféministes : Les jeunes femmes, le féminisme et les rapports de genre. *Politix*, 109, 135-158. <https://doi.org/10.3917/pox.109.0135>
- Béduwé, C., Berthaud, J., Giret, J. et Solaux, G. (2024). Conclusion. Dans : , C. Béduwé, J. Berthaud, J. Giret et G. Solaux (Dir), *Salariat étudiant, parcours universitaires et conditions de vie: Observatoire national de la vie étudiante* (pp. 87-93). Paris: La Documentation française.
- Benmoyal-Bouzaglo, S. et Paraschiv, C. (2021). Quand Amour et Argent doivent rimer au quotidien... Un agenda de recherche sur la gestion des finances au sein des couples. *Annales des Mines - Gérer & comprendre*, 143, 13-24. <https://doi.org/10.3917/geco1.143.0013>
- Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A. et Revillard, A. (2020). *Introduction aux études sur le genre* (3^e édition). DeBoeck.
- Blum, B. et Santelli, E. (2023). Questionner l'influence des idées féministes sur la sexualité masculine hétérosexuelle : vers l'émergence d'un nouveau modèle de masculinité ?. *Nouvelles Questions Féministes*, 42, 64-81. <https://doi.org/10.3917/nqf.422.0064>

- Connell, R. (2022). *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. (traduit par C. Garrot, M. Cervulle, F. Voros, M. Duval, C. Richard et M. Hagège). Editions Amsterdam.
- Delphy, C. (2003). Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ?. *Nouvelles Questions Féministes*, 22, 47 -71. <https://doi.org/10.3917/nqf.223.0047>
- Dupuis-Déri, F. (2004). Féminisme au masculin et contre-attaque « masculiniste » au Québec. *Mouvements*, 31, 70-74. <https://doi.org/10.3917/mouv.031.0070>
- Dupuis-Déri, F. (2018). *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*. Editions du Remue-Ménage.
- Dupuis-Déri, F. (2023). *Les hommes et le féminisme : faux amis, poseurs ou alliés ?*. Editions Textuel.
- Duquesnoy, L. (2022). « *Se déconstruire et s'engager* » : masculinité, féminisme et transformation de soi [Mémoire, Université de Genève].. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:163716>
- Gallot, F. et Jacquemart, A. (2023). Quelles pratiques féministes de la non-mixité ?. *Travail, genre et sociétés*, 49, 161-164. <https://doi.org/10.3917/tgs.049.0161>
- Hooks, B. (2021). *La volonté de changer : les hommes, la masculinité et l'amour*. (traduit par A. Taillard). Editions Divergences.

Humblet, S. (2022). *Consommation pornographique, fantasmes sexuels et adhésion au mythe du viol chez les jeunes adultes* [Mémoire, Université de Liège].

<http://hdl.handle.net/2268.2/15519>

Jacquemart, A. (2013). L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre. *Cahiers du Genre*, 55, 49-

63. <https://doi.org/10.3917/cdge.055.0049>

Jacquemart, A. (2020, 24 septembre). *La non-mixité féministe : pour les femmes ou contre les*

hommes ? <https://metropolitiques.eu/La-non-mixite-feministe-pour-les-femmes-ou-contre-les-hommes.html>

Kandil, L. et Périer, H. (2021). Partager les tâches domestiques ? La division du travail dans les couples selon le type d'union en France, 1985-2009. *Population*, 76, 155-191.

<https://doi.org/10.3917/popu.2101.0155>

Le Guen, M., Rouzaud-Cornabas, M. et Ventola, C. (2021). Les hommes face à la contraception : entre norme contraceptive genrée et processus de distinction. *Cahiers du Genre*, 70, 157-184.

<https://doi.org/10.3917/cdge.070.0157>

Roy, D. (2019). 8. Répartition et marquage de l'argent au sein du couple. *Regards croisés sur l'économie*, 24, 141-148. <https://doi.org/10.3917/rce.024.0141>

Santelli, E. (2019). « Profiter de sa jeunesse avant de se caser »: Entre injonction normative, variation sociale et effet de genre. *Agora débats/jeunesses*, 83, 25-

42. <https://doi.org/10.3917/agora.083.0025>

- Serna, É. (2022). La contraception dite masculine : un enjeu féministe: Dépossession ou réappropriation ?. *Revue du Crieur*, 20, 78-93. <https://doi.org/10.3917/crieu.020.0078>
- Stark, C. (2019). Gaslighting, misogyny, and psychological oppression. *The Monist*, 102(2), 221-235. <https://philarchive.org/rec/STAGMA-3>
- Thomé, C. (2022). Dans les coulisses du désir spontané. Sexualité hétérosexuelle, travail des femmes et ordre du genre. *Revue française de sociologie*, 63, 283-309. <https://doi.org/10.3917/rfs.632.0283>
- Thomé, C. (2024). Après la pilule. Le choix contraceptif des jeunes femmes à l'épreuve du rejet des hormones. *Santé Publique*, 36, 87-96. <https://doi.org/10.3917/spub.241.0087>

Littérature grise

- Penna, C. (2021, 3 mai). *Balance ton folklore, Balance ton unif : Pour une vie étudiante en sécurité*. CFFB. <https://www.cffb.be/balance-ton-folklore-balance-ton-unif-pour-une-vie-etudiante-en-securite/>
- Amnesty International. (2020, 5 mars). *Belgique, Un nouveau sondage indique que les violences sexuelles touchent surtout les jeunes*. Amnesty International Belgique. <https://www.amnesty.be/infos/actualites/article/belgique-sondage-indique-violences-sexuelles-touchent-jeunes>
- Van Molle, L. (2022, 21 avril). *Quand la précarité étudiante impacte l'émancipation individuelle et collective*. Politique. <https://www.revuepolitique.be/quand-la-precarite-etudiante-impacte-lemancipation-individuelle-et-collective/>

Table des matières

Au-delà du discours	1
Quelles actions mises en place par les jeunes hommes proféministes matérialisent leur engagement au sein du couple hétérosexuel ?	1
Remerciements	4
Introduction	5
Revue de littérature	6
Les hommes et le féminisme : quelles formes d’engagements, quels rejets ?	6
L’appropriation des idées féministes en dehors du cadre militant : l’hétérosexualité et les idées féministes sont-elles compatibles ?	9
Méthodologie	12
Epistémologie : comment travailler sur un tel terrain en tant que femme cis et féministe ? ...	14
Analyse des résultats	16
Origines de l’intérêt des participants pour le féminisme	16
<i>Influence de la famille</i>	17
<i>Influence de l’école</i>	22
La matérialisation de l’engagement dans le couple	31
<i>La gestion des dépenses : jongler entre précarité étudiante et tabou financier</i>	31
<i>L’inéquitable répartition des tâches ménagères : l’éternelle liaison aux privilèges masculins</i>	35
<i>La sexualité au sein du couple et rapports à la masculinité</i>	38
Conclusion	48
Bibliographie	51
Littérature grise	54

Ce mémoire explore la place ambivalente des hommes au sein du mouvement féministe, en particulier comment ceux-ci, au-delà du discours proféministe, mettent en pratique leurs idées. L'étude se concentre sur les jeunes hommes cisgenres proféministes, âgés de 18 à 26 ans et examine comment cet engagement se matérialise au sein de relations hétérosexuelles. A travers sept entretiens, la recherche révèle que ces jeunes hommes commencent à remettre en question leur socialisation genrée lors de leur entrée aux études supérieures : période coïncidant avec une politisation accrue liée à de nouvelles rencontres, et l'évolution vers des relations de couples plus stables, propices à la remise en question de comportements genrés.

Cependant, bien qu'ils expriment un engagement envers l'égalité des sexes, leur mise en pratique au sein de leur couple reste incomplète : une répartition inégale des tâches domestiques et un manque de responsabilisation quant aux dépenses financières reflètent une forme de dissonance entre discours et actions. La recherche souligne néanmoins une évolution notable dans le domaine de la sexualité où les idées féministes semblent mieux intégrées. Malgré certaines limites, les témoignages recueillis montrent que le féminisme a globalement un effet positif sur leur vie de couple, en remettant en question la masculinité hégémonique et en instaurant plus de dialogues. La tendance semble tout de même prometteuse, bien que de nombreux efforts soient encore à fournir.

Mots-clés : Masculinités, Proféministes, Hétérosexualité, Socialisation Genrée.